



EDITION DES AMICALES DU STALAG VB
ET DES STALAGS X A, B, C.



Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Téléphone : 522-61-32 (poste 24)

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

Revue mensuelle de l'Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

JOURNÉES D'AMITIÉ FRANCO-BELGES 1982 A BRUXELLES

PROGRAMME DU SAMEDI 24 AVRIL 1982

Accueil des participants à partir de 14 heures à la permanence installée au café « La Fourmilière », 2, Avenue de Stalingrad, 1000, Bruxelles.

Le café forme le coin de l'Avenue de Stalingrad et celle de la Place Rouppe, terminus des Vicinaux et relativement près de la Gare du Midi et de la Gare Centrale.

A 16 heures. Départ en car vers Breendonk pour la visite du Fort de sinistre mémoire. Retour vers 18 h 30. Soirée libre.

- 10 h 30. Cérémonie au Soldat inconnu.
- 11 h 30. Messe chantée à Notre-Dame de Laeken.
- 12 h 30. Accueil à la Maison Communale.
- 13 heures. BANQUET A L'ATONIUM. Dans une boulevart du célèbre monument, vestige de l'Exposition Universelle de Bruxelles, à 100 mètres de hauteur. Vue impressionnante sur la capitale Belge.

Tout le programme de cette journée dominicale se déroulera dans un rayon de 200 mètres.

Pour ceux et celles qui désirent loger à Bruxelles, nous donnons ci-après les prix obtenus, en francs-belges.

Les hôtels sont situés aux environs du lieu d'accueil. Mais passé le 15 avril ils ne peuvent plus garantir de réserver les chambres et la parution du Lien peut être postérieure à cette date, aussi avisez donc notre ami Charles POTTIEZ, 44, rue de la Bravoure, Tél. 02-42852.90 qui fera l'impossible pour vous faire donner satisfaction.

Hôtel WINDSOR xxx, 13, Place Rouppe

Chamb. 1 pers.	790 F.B.
Chamb. 1 pers. avec bain ou douche	965 F.B.
Chamb. 2 pers. Grand lit	1030 F.B.
Chamb. 2 pers. Grd lit avec bain ou douche	1090 F.B.
Chamb. 2 pers. 2 lits avec bain ou douche	1265 F.B.
Petit déjeuner et taxes comprises.	

Hôtel MIRABEAU xxx, 18-20, Place Fontaines (si 20 personnes : — 8 %)

Chamb. 1 pers. avec bain ou douche	730 F.B.
Chamb. 2 pers. avec bain ou douche	1035 F.B.
Petit déjeuner et taxes comprises.	

Hôtel PRESIDENT xxxx, 107, Boulevard Ad Max

Chamb. 1 pers. avec bain ou douche	1520 F.B.
Chamb. 2 pers. avec bain ou douche	1760 F.B.
Petit déjeuner et service compris.	

IMPORTANT : Prix du Banquet à l'Atonium : 1100 Francs belges à verser au C.C.P. de l'Amicale Belge des Stalags V, 7300 Quaregnon (Belgique) : 000.00 43 72 27-77.

PROGRAMME DU DIMANCHE 25 AVRIL

- 9 heures. Assemblée générale statutaire.
- 10 heures. Visite de la Crypte Royale.

Un message de notre ami Charles WENGER

DELEGUE DE L'U.N.A.C.

ET DE L'AMICALE POUR LES DEPARTEMENTS DU HAUT-RHIN ET DU BAS-RHIN

Je reviens de Guadeloupe où nous avons passé quelques semaines de détente, de chaleur et de vieux souvenirs de plus de 25 ans.

Et j'ai lu dans Le Lien de janvier où mon nom apparaît en gras coiffant une lettre de Mme DEBEIR au sujet de nos camarades Alsace-Moselle non optants. Je suis heureux de voir l'impact de ma prose sur des amis souvent très déçus de notre accueil, au retour en France, prose qui a trouvé un défenseur émérite en notre Président SIMONNEAU qui la publie dans les différents « Lien ».

Je voudrais répondre à Mme DEBEIR, et, par elle, à d'autres camarades qui ont pensé comme elle. Merci d'avance de sa publication dans un prochain Lien.

En vous espérant tous en bonne forme, je vous salue cordialement et m'excuse en même temps de ne pas venir le 28 mars, malgré des appels de camarades qui voulaient me parler de cette affaire ce jour-là. Mais je pense être à Paris le 24 pour l'Assemblée de l'U.N.A.C. (où je te verrai peut-être) qui me soutient si valablement et courageusement...

UN GRAND MERCI A Mme DEBEIR

Le Lien de janvier a publié une mise au point de Mme DEBEIR, suite à la lecture de mon mémoire, publié en novembre, sur les P.G. d'origine Alsace-Moselle ayant opté ou pas pour les Allemands dès l'été 40. Je remercie Mme DEBEIR d'avoir évoqué le cas de notre camarade DIEHL qui, étant rentré de captivité, en a profité, par la suite, pour s'évader et s'engager dans la 2° D.B. Et il n'est pas le seul ; comme partout en France, l'Alsace avait sa Résistance, ses passeurs (et nos P.G. en savent quelque chose), ses martyrs aussi. Ce n'est pas pour rien que deux camps spéciaux étaient sur notre territoire à Schirmeck et le trop fameux Struthof.

Dans mon mémoire, je ne traite pas des suites de cette libération anticipée, j'évoque essentiellement le cas de mes camarades qui ont refusé cette libération à Offenbourg où il a quand même fallu signer une reconnaissance de citoyen de sang allemand et rentrer en Alsace-Moselle occupée pour travailler pour le Grand Reich. Nous étions alors les tous premiers Résistants aux très récents vainqueurs, avec tous les risques que nous et nos familles en territoire annexé (pire qu'occupé) que cela pouvait nous valoir. Et j'aimerais qu'officiellement on reconnaisse cette Résistance, et qu'on l'assimile à celle faite sur place dans notre province natale, où ils ont été bien mieux traités, souvent pour moins.

Que Mme DEBEIR m'excuse de rester un peu égoïste pour nos P.G., mais ceux qui ont continué l'action, comme DIEHL, contre Hitler, sont regroupés déjà pour leur défense. Qu'elle accepte, ici, mes très respectueuses salutations P.G.

Charles WENGER.

KOMMANDO 605

Ayant appris à la réunion du Bureau de l'Amicale la remise de votre Assemblée du 605, par suite de maladie de l'ami Raoul.

J'ai écrit à ce dernier pour avoir de ses nouvelles et je le remercie de sa réponse qui est très rassurante et qui me prouve que son amitié P.G. me reste acquise.

Je pense, d'après ce qu'il m'écrit, que votre réunion se fera à Graulhet, chez CALMES. Je sais d'avance, connaissant bien Achille, que cela sera une nouvelle réussite.

Je félicite tous les organisateurs qui depuis 1965, grâce à leur réunion, maintiennent l'esprit P.G. à l'intérieur de notre kommando.

Pourtant « La Cloche » ne désespère pas de vous voir tous, au moins une fois, à l'Assemblée Générale de notre chère Amicale. Pensez-y pour 1983.

R. LAVIER.

—0—

P. S. : L'Amicale aimerait connaître votre nouveau responsable auprès d'elle. CORTOT, GROS, HENRY ?

Si vous connaissez un ami dans le besoin, faites nous le savoir (à condition qu'il fasse partie de l'Amicale).

R. L.

URGENT AUX AMIS DU 605

Pour des raisons de santé, nos amis GROS se trouvent dans l'impossibilité d'organiser la réunion de Bordeaux en mai prochain.

Les amis du kdo 605 seront avisés en temps utile d'une éventuelle solution de remplacement.

En attendant, nous souhaitons à Raoul et Yvonne un rapide et complet rétablissement.

L. CORTOT.

AMIS GARDOIS ET ARDECHOIS
pensez à réserver votre
JOURNEE DU 15 MAI 1982
POUR NOTRE REUNION ANNUELLE.

MERCI A TOUS !

Jules GRANIER, Chavagnac
Gagnières 30160 Bessèges. Tél. (66) 25-06-49

Kommando 887 Godenstedt

Au moment où j'écris cet article (22 mars), je pense que vous aurez tous pris connaissance du Lien de mars et de l'article concernant le 887 ; je considère donc que vous êtes tous d'accord pour le 16 mai à Amboise.

Notre camarade CLOCCO, arrivera à Amboise par le train à 9 h 17, ce qui me permet de vous donner rendez-vous à la gare à 9 h 30 ou nous irons l'accueillir ; après la pose café et selon le temps qu'il fera, nous nous rendrons soit à Montrichard, pour visiter les caves, soit à Chenonceaux, pour visiter le Château, retour à Amboise pour déjeuner au Restaurant de la Poste, 5, rue d'Orange.

Au menu : Apéritif, Asperges mousseline ou Terrine de volaille aux noisettes, Sandre au beurre blanc, Coq à la Vouvrienne, Pommes anglaises, tomates provençales, haricots verts, laitue aux noix, Plateau de fromages, Tarte Tatin.

Les vins : Sauvignon de Touraine, Bourgueil ou Chinon, Vouvray pétillant (coupe), Café.

Service compris : 120 F.

Après le repas, nous aurons tout notre temps pour visiter le château d'Amboise, (la visite est guidée), on compte 1 heure.

Voilà pour les prévisions ; espérons qu'elles pourront se réaliser et ce, avec du beau temps ; je compte sur votre présence à tous et je vous demande de bien vouloir me faire connaître dès les premiers jours de mai, le nombre de convives que vous aurez avec vous, afin que je prévienne le restaurateur en temps utile.

En attendant ces retrouvailles, je vous adresse à tous mes plus fraternelles poignées de main.

GUIAUGUIE Pierre.
50431 XII A et X B.
Ligny-le-Ribault.
Tél. 16 (38) 45-42-78.

L'ASSASSINAT D'UN JOUR

Jamais il n'y eut de plus belle naissance d'un jour. Des milliers de cœurs le bercèrent avec amour. Cet enfant là, fit fuir tant de jours gris. Il était si beau, on lui aurait donné le premier prix. Le prix d'un rêve, pour un tel bébé. Dont la venue rendit la France « bouche bée » ! On lui donna le nom de Victoire. Ce fut de sa vie, la plus belle histoire. Il aurait pu s'appeler aussi le Printemps. C'est triste de voir naître un enfant Pour qu'il meure à trente ans. Sur la terre on dit parfois, « Ça ne tourne pas rond ». Sur sa tombe, nos larmes, comme les roses se faneront. Au cimetière du passé repose celui qui fut si acclamé Sous des pétales de drapeau, repose celui qui fut tant Hier j'ai vu se jeter trente belles années [aimé] ! Sur le cercueil d'un Jour, mort assassiné !... Vous qui l'avez connu, sur la stèle de son âme Gravez-y votre émotion. Il fut le fils d'une grande dame Qui s'appelait « Libération ». Il est des sanglots que nul ne peut retenir T'oublierions-nous jamais Toi, O cher Huit Mai, Archange du souvenir !...

DESTINS

Ecrire ici de l'Allemagne ne surprendra pas, tant notre destin a été confronté à ce pays dans le passé et tant il lui reste lié dans l'avenir : la géographie commande, autant que l'histoire.

Comme anciens prisonniers de guerre, nous avons, de ces contrées au-delà du Rhin et de leurs habitants, une connaissance originale qui tint essentiellement aux conditions très particulières qui nous les ont fait rencontrer.

Défaits par une guerre qui nous fut imposée par la mégalomanie d'un homme et la soif de puissance d'une clique politique qui prétendaient dicter leur loi à l'Europe « pour un millénaire », nous avons, les premiers (ou presque) fait la découverte, car c'en fut une, d'un pays ivre de fureur et de bruit, mené à la botte et acceptant de l'être, pour sa plus grande part. Et de ce pays, par delà le temps, nous gardons mémoire.

L'orage a passé sur l'Europe, avec son cortège de deuil et de souffrance, qui l'a laissé exangue. La reconstruction s'est accomplie au mieux et l'histoire a repris sa marche vers un autre destin « laissant les morts enterrer les morts ».

De nouvelles générations sont à l'œuvre qui regardent vers le siècle nouveau, avec angoisse pourtant, car le tragique n'a pas disparu de cette terre comme nous l'espérions tant.

Observateur attentif, je reste obsédé par tout ce qui a trait au pays allemand, au point que rien de ce qui le concerne ne me demeure étranger. L'actualité m'y invite souvent et la lecture aussi, quand ce n'est pas une rencontre, une conversation, la remarque d'un correspondant ou ce journal même qui me reçoit.

De ce passé allemand que nous avons vécu — et d'innombrables autres avec nous — plus rien ne nous surprend et la part de l'ombre moins encore, dans laquelle il a semblé baigner tout entier. Tout a été dit, redit et montré, croyons-nous, sur l'aspect luciférien du régime nazi. De temps à autre pourtant des traits de lumière inattendue viennent en éclairer quelque obscur recoin, comme une malédiction renouvelée. Témoin cette nouvelle de presse :

« Un drame totalement inconnu jusqu'à ce jour. Vingt enfants juifs de différents pays d'Europe dont quatre petits français âgés de huit à douze ans ont, après avoir servi de cobayes, été pendus dans une école de Hambourg, le Bullenhuser Damur, au moment de la chute du III^e Reich le 20 avril 1945... »

Le SS Obersturmführer Stippel, responsable de cette ignominie, coule des jours tranquilles à Francfort ; il n'a

jamais été puni. Le rappel — la découverte — de cette atrocité est l'œuvre d'un journaliste allemand courageux Gunther Schwarberg.

Devant l'horreur répétée, la plus grande victoire cherchée par le Malin, c'est d'ôter à l'esprit la capacité répétée de s'indigner : la banalité du mal, c'est ce à quoi nous assistons, impuissants, chaque jour, et l'inclinaison à penser que c'est parce que nous n'avons pas su châtier les coupables d'hier que tant de bourreaux sont à l'œuvre aujourd'hui, partout dans le monde. La vertu d'indignation et la vertu d'enthousiasme nous sont également nécessaires. Elles sont le signe en nous de la justice, celle de l'esprit, celle du cœur, dont il convient de ne pas se laisser déposséder.

— O —

L'opposé de l'odieux SS, eh bien, c'est dans cette même Allemagne où il sévissait que nous le trouverons : le juste qui sauve n'est jamais loin du méchant.

Le hasard de la lecture a mis entre mes mains deux remarquables livres, partie de l'œuvre d'un écrivain german peu connu de ce côté du Rhin, Friedo Lampe (1899-1945), « Au bord de la nuit » et « Orage de septembre ».

Le premier, que j'ai plus spécialement retenu, a été écrit en 1933 et c'est Brême qui sert de lien à l'action, sa ville natale, ouverte sur la mer : « le plus beau paysage reste quand même celui de l'Allemagne du Nord, la plaine, les prairies, les grèves, la mer, les îles » écrira-t-il à un ami, en 1942.

Par le moyen d'une technique romanesque originale, l'auteur nous conte le destin entrecroisé, étroitement circonscrit dans le temps, d'un petit monde de personnages à l'heure où le soir descend sur le port. L'acuité de son regard, son humour, sa tendresse nous introduisent dans ce milieu interlope, propre à tous les grands ports de mer, et le lecteur se laisse émouvoir et enseigner sans regret.

L'époque, ne l'oublions pas, est celle de la prise du pouvoir par Hitler. Depuis des mois déjà, les S.A., les groupes francs, tiennent les rues des villes, semant la violence et faisant régner l'ordre et monter la peur, tels dans le fossé du parc, « ces rats bruns sous les racines pendantes, les bêtes les plus répugnantes qu'il y ait » lancés à la poursuite du cygne blanc voguant sur l'eau. Etrange prémonition...

Son ironie est légère, amicale, compréhensive pour les humbles mais féroce pour les forbans qui tiennent le haut du pavé :

— « Oui, ils ont, bien sûr, une puissante auto qui

brille de nickels, ces messieurs, et un chauffeur, un élégant imperméable jaune, mais quand on y regarde de plus près...

Monsieur Hennicke posa sa main sur le bras de l'inspecteur des Douanes.

— Laisse donc ça, maintenant, n'y pense plus ! — Oui, laissons ça. De la saleté, et encore de la saleté, murmura l'inspecteur. Il voulait continuer à marquer, mais ne trouvait plus les mots.

Les deux amis se regardaient en souriant. La fille de M. Berg venait, pure, jusqu'à eux (...)

— Ici, au moins, on peut être homme. Tranquilles et silencieux, ils étaient assis sous tonnelle, devant la lampe, et savouraient la paix et musique...

Etonnant et transparent dialogue au détour d'un page, sans lien apparent avec ce qui précède et avec ce qui suit... Par petite touches, à la lumière des impressionnistes, l'auteur nous offre là un tableau que « ces messieurs » n'apprécieraient pas du tout. Le livre saisi et Lampe fiché comme « suspect ».

Issu d'une famille aisée, sa santé fragile lui avait épargné la mobilisation et la guerre. Lecteur dans une maison d'édition à Grunheide-Berlin, son traducteur français nous apprend qu'il « mena une existence marginale et risquée, car il ne concède rien au monde qui l'entoure ».

Pessimiste quant à l'issue de la guerre et sur son propre sort, sa fin revêtit en effet un aspect dramatique.

« 1945... Vers la mi-avril, après un pilonnage d'artillerie, les troupes russes submergent Klein-Marchno. Abandonnant la ville, Lampe et ses hôtes errent entre les lignes et finissent par chercher refuge à Wanssee qui tient encore. Cependant, au matin du 2 mai, Festung-Wanssee capitule. Friedo Lampe s'attarde alors que ses compagnes reprennent la route de Klein-Machnow. Il suit, solitaire, mais à quelques vingt minutes de sa maison une patrouille russe l'arrête. Il tente d'expliquer qu'il n'est pas nazi. Les deux soldats poussent dans un jardin et le fusillent... »

Ainsi, à quelques jours de distance, alors que le SS Strippel venait d'accomplir en véritable nazi ce qu'il était, l'horrible forfait de pendre des enfants après les avoir torturés... et réussissait même à échapper au châtement, l'écrivain anti-nazi, l'homme au cœur d'homme F. Lampe était stupidement flanqué au mur et fusillé par l'ironie du sort, par des soldats venus de l'Oural détruire le nazisme et ses adeptes ! Mais comment séparer le bon grain de l'ivraie poussée au même sol ? Destins.

J. TERRABELLA.

P. S. - « Au bord de la nuit » a paru en 1970 aux Editions L'Age d'homme, Lausanne (Suisse) dans une excellente traduction-présentation de E. Badoux. Si vous aimez la littérature de qualité, vous aimerez ce livre.

ON RECHERCHE

Georges DURAND (29808 VA) domicilié à Estaing (Aveyron), s'est évadé le 29 mai 1942, durant un violent orage, d'un kdo de culture situé à Frauenhausen (Kreis Tubingen). Localisation et orthographe données sous toutes réserves.

Il était accompagné dans sa tentative : du sergent-chef BOUCAUD, dit « Georges », du sergent VINCENOT et d'un basque nommé ITXASSAT.

Georges DURAND recherche deux camarades de ce kdo pouvant attester de cette évasion collective.

Les anciens de Tubingen sont nombreux à l'Amicale. Sûrement quelques-uns d'entre eux se souviennent de cette évasion. Qu'ils nous adressent leurs attestations que nous ferons parvenir à l'intéressé par l'intermédiaire de l'Amicale VA-VC.

D'avance merci.

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - X ABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à, le
Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB-X ABC, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 20 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D..

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 2^e trimestre 1982

Prix de l'abonnement annuel : 20 F.

Le Gérant : ROCHEREAU.

Imprimerie J. ROMAIN - 79110 Chef-Boutonne

Le coin du 852

Au début du mois de janvier c'est, traditionnellement, les échanges de vœux et certains d'entre vous n'ont pas manqué de m'adresser les leurs en me donnant, en plus, quelques nouvelles les concernant. Cela me permet, aujourd'hui, de rédiger ce petit article et de renseigner ceux auxquels ils n'auraient pas écrit.

C'est tout d'abord Paul BEAUMIER qui me signale que l'année 1981 a été assez dure pour lui. En effet, le 15 juin il a été opéré d'une occlusion intestinale, d'où séjour de trois semaines à l'hôpital. Enfin, tout c'est bien passé, le résultat final est satisfaisant et ce n'est plus qu'un mauvais souvenir. Alors, tant mieux ! Le département de la Nièvre n'a pas eu à subir les inondations cet hiver mais, en bon cultivateur qu'il est, l'ami Paul plaint sincèrement tous ceux qui ont été sinistrés car, étant de la profession, il peut mesurer ce que peuvent être les dégâts.

Ce sont nos amis belges, Marcel DEHOSSAY et sa charmante épouse, qui s'inquiètent de savoir si nous nous accoutumons au « changement », tout en reconnaissant que, dans leur pays, les crises ministérielles se succèdent à un rythme accéléré ; une solution intervient toujours en employant un procédé simple quoique pas tellement ingénieux, puisqu'on reprend les mêmes et on recommence.

Il paraît que le jeune Jérémie est un délicieux bambin, très espiègle et a toutes les qualités. Ah ! ces grands-mères quand elles parlent des leurs petits-enfants, les qualificatifs ne sont pas assez élogieux.

C'est aussi Paul MEUNIER, notre doyen si je ne m'abuse, qui se plaint de ne pas voir souvent des articles sur le 852 dans Le Lien. A qui la faute ? Si tous ceux qui sont inscrits à l'Amicale (et les autres aussi, bien sûr) et qui ont été pensionnaires au 852, voulaient bien se donner la peine d'écrire de temps à autre à leur ancien Homme de Confiance, ce dernier pourrait sans nul doute donner plus souvent de leurs nouvelles. Alors, anciens du 852 du Stalag XB, à vos plumes !

C'est également Léon RIVIERE dont la santé s'accroît mal de l'hiver et qui attend avec impatience le retour des beaux jours et surtout du soleil. Ne désespère pas Léon, ça va venir.

Francis GOGER est toujours fidèle au rendez-vous de janvier non seulement avec moi mais aussi avec l'Amicale car, en réglant sa cotisation annuelle, il ne manque jamais de mettre un mot aimable à l'intention de tous ceux qu'il a connus. Pour l'heure, la santé ça va « comme un vieux breton » (sic).

Roger GOBILLARD n'écrit pas car il n'aime pas ça, mais, par contre, il téléphone et je suis

heureux d'entendre sa voix et celle de son épouse. Dans l'immédiat, pas de problème de santé dans la famille ; tout le monde va bien, les petits-enfants grandissent en âge et en sagesse, du moins on pense.

Jean MARTIN fait comme Gobillard, il est fâché avec la plume, le stylo, le crayon et même le Bic, mais, heureusement, il a le téléphone. Puis, comme il demeure pas très loin de moi, c'est quand même assez souvent que nous nous voyons. 1982 est sans doute, pour lui, sa dernière année parisienne car, l'an prochain, ses pénates se trouveront transportées en Périgord, à côté de sa fille Yvette, où il fait construire la maison de ses rêves. A la pensée de ce prochain départ je suis un peu triste car je vais me retrouver tout seul du 852 Paris : ça ne sera pas drôle !

Bernard VILETTE a donné aussi de ses nouvelles ; comme pour tout le monde, sa femme et les enfants doivent composer avec les ennuis et les maladies inhérentes à l'âge ; on ne peut guère y couper. Bon courage quand même.

Et puis il faut bien que je parle un peu de moi. Rien de bien particulier à signaler si ce n'est la persistance d'une arthrose insidieuse des épaules qui m'empêche de faire des grands gestes des bras vers le haut. Il paraît qu'elle disparaîtra avec un bonhomme, alors, attendons... mais le plus tôt possible.

Par contre mon épouse a dû être hospitalisée pendant 16 jours fin janvier 1982, pour se faire retirer la vésicule à l'intérieur de laquelle se trouvaient deux cailloux qui, en se promenant, lui occasionnaient des malaises sérieux. L'opération a bien réussi, le chirurgien est content et ma femme aussi par la même occasion ; la convalescence se poursuit normalement et il suffit d'être patient pour attendre que toutes les forces soient revenues.

Puisque je passe un peu en revue les anciens d'Aschen, que sont donc devenus BOUHOT Paul, DIETTE Marcel, KLEINHOLTZ Georges et LUTJES NIER Gabriel qu'il nous est arrivé de rencontrer certains moments et qui, maintenant, ne donnent plus signe de vie. Pourtant cela ferait plaisir à tous soit de les revoir, soit de les lire. Alors, un bon mouvement ! Qu'ils se manifestent sans trop attendre, et si d'autres étaient en correspondance avec eux, qu'ils leur disent de ne pas laisser tomber les amis qu'ils ont connus derrière les barbelés.

Amitiés à tous. Bonne et heureuse année 1982 pour vous, vos familles et tous ceux qui vous sont chers.

René LENHARDT.

ma captivité

Maintenant, je vais vous conter ma captivité, qui ressemble certainement comme une sœur jumelle à celle qu'ont endurée de nombreux camarades cultivateurs occasionnels.

Je le ferai, autant que possible, sur le mode humoristique.

Notre organisme a ceci de particulier, qu'il a tendance à éliminer les mauvais souvenirs. Tant mieux.

Les prisonniers des kommandos de culture étaient des planqués, dit-on. C'est un peu vrai, par rapport à beaucoup d'autres. Le travail était très dur, dans un métier que la plupart n'avaient jamais exercé, et sous les ordres de gens, qui ne parlaient que le patois souabe, et dont l'autorité n'était non seulement pas contestée, mais encouragée.

Côté positif, nous étions en général bien nourris suffisamment, et, dans les champs, nous avions l'impression de jouir d'une certaine liberté.

Nous étions arrivés dans un piteux état physique, et il nous a fallu presque d'entrée faire les foins, puis la moisson, avec des horaires qui allaient de 6 heures du matin à quelquefois 11 heures du soir pour abladen (déchargement des chariots). Les dimanches n'étaient pas respectés, quand il fallait rentrer les récoltes, surtout si l'orage menaçait.

Plantons le décor, si vous le voulez bien, d'une pièce qui allait tenir cinq ans. L'immeuble était un très vieux chalet, avec un toit immense, qui abritait l'habitation, les étables, (il est arrivé de trouver quelquefois une vache dans la cuisine), et les vastes locaux pour l'engrangement. Les planchers, aux étages, non fixés par des clous, étaient vétustes, c'est le moins qu'on puisse dire. Un gros sapin, découpé en tranches, séchait dehors, pour permettre de remplacer immédiatement les planches défilantes. C'est ce qui m'a valu de voir passer un jour, en chute libre, mon patron, qui était à l'étage au-dessus, et dont la planche de sustentation avait cédé. La grange était quand même équipée d'un matériel électrique assez important : petite machine à battre les céréales, machine à couper en petits morceaux du foin et de la paille qu'on mélangeait pour l'alimentation des vaches, un dispositif qui comportait une grande griffe, qui permettait de décharger le plus gros du contenu des chariots, et de le diriger tous azimuts dans la grange, etc.

La propriété se composait de 15 hectares, éparpillés en petites parcelles, dont certaines très éloignées du bourg, et assez de forêt privée apportée par la patronne dans la corbeille de mariage.

Pour tous ce qui vivais dans la ferme et de la ferme, voici dans l'ordre d'intérêt pour le patron : d'abord lui-même, travailleur acharné, petit et brun, antinazi, qui aurait préféré être ressortissant de la petite Suisse voisine, que du Gross Reich allemand. Il était de deux ans mon aîné, n'était pas parti, non à cause de sa nombreuse progéniture, mais parce qu'il devait rendre plus de services au village qu'au front. Il était toujours très inquiet quand le facteur apportait un pli.

C'est ainsi qu'au village il restait un boulanger, un maçon, un menuisier, un boucher, etc. Toujours dans l'ordre d'intérêt : trois chevaux dont un jeune poulain à dresser, une vingtaine de vaches, quelques cochons, puis... la patronne, Marie, très brave femme, pas gâtée par la nature : un œil trouble qui regardait ailleurs, des jambes fatiguées, pleines de grosses varices qui, de temps en temps pissaient le sang. Les trois bonnes sœurs qui constituaient le corps médical du bourg d'un millier d'habitants lui recommandaient bien le repos, mais de cela, il n'était pas question.

Puis, neuf gosses pour onze maternités. Tous ces mômes, en tuyaux d'orgue, comme disent les allemands : Rosa, Heinrich, Hugo, Franz, Ida, Joseph, Lydia, Hilde, Agnès, étaient très gentils, et constituèrent mon meilleur dérivatif. Continuons l'inventaire : après les gosses, quelques poules, dont dont on tordait le cou pour les jeter sur le fumier, quand elles ne pondaient plus, quelques lapins, qu'on ne mangeait pas, mais que les gamins élevaient et allaient vendre au marché de la ville pour se faire des sous. Enfin... le chat, qui, pourtant, avait beaucoup de travail avec les nids de souris des greniers.

Maintenant, au kommando, installés dans la toute petite « maison des pauvres » par le menuisier local, au nom de nos employeurs respectifs, des couchettes superposées, avec un matelas de paille (de la balle d'avoine pour les gâtés), et un édredon qui faisait office de drap de dessus, une petite table, deux bancs, pas de poêle le premier hiver qui fut le plus rigoureux. Le wachmann disposait d'une petite pièce indépendante, où étaient entreposés, chaque soir, après qu'il y eut quelques évasions, nos pantalons et nos souliers. Le tout bien garni de barbelé, sauf la porte.

Sur un effectif de treize au départ, nous avons eu neuf évasions, un beau pourcentage. Une seule d'après nos renseignements a été couronnée de succès. tout au début, ce qui n'était pas fait pour encourager les suivants. Et puis, on promettait la libération aux 14-18, l'un des nôtres en a profité, et aussi aux postiers, aux cultivateurs, etc. Mais là, plus rien. Voici comment était composé à l'origine notre groupe de techniciens de l'agriculture : Du-fournel Marius « Dudu », architecte ; Jandin Robert, bijoutier sertisseur ; Varoquaux Albert « Bébert », représentant des fours et cuisinières Arthur Martin ; Triquet Raymond, représentant en haute couture à Paris ; Lemoine André, qui tenait une pension de famille à Laignes dans la Côte d'Or ; Oelhoffen Paul, représentant en vins ; Texier Abel, boucher aux Halles de Paris ; Adam Willy, contrôleur des Finances ; Maury Louis, boulanger ; Bertrand Elie, adjudant-chef de carrière, etc. De nombreux camarades sont passés au kommando à la faveur de

libérations, évasions ou mutations. Enfin, moi-même, élu homme de confiance par les copains, confiance que j'espère avoir peut-être un peu méritée.

Les instructions de l'OKW (Oberkommando Wehrmacht) précisaient qu'un prisonnier de guerre ne pouvait être affecté que dans une ferme où il y avait un homme. Plus tard, cette restriction est devenue peu tombée dans l'oubli, les hommes se faisaient de plus en plus rares.

Nous ne devions avoir de rapports avec les civils allemands que pour le service, et nos repas ne devaient pas être servis à la table familiale. Une seule journée, un gosse m'a monté ma pitance au premier étage, puis je pris mes repas à la table commune. Au repas de midi, pas de pain ni de boisson. Ça manquait aux français, mais on s'y est fait. Il le fallait bien. Marie faisait la cuisine, tout cuit à l'eau, lard et chou, chou et lard, le menu ne variait pas beaucoup. Le dimanche, on disait la prière avant le repas. Il arrivait souvent que, pendant la prière, Ernst mon bauer chasse les mouches ou taloche un gosse. C'est Ernst qui servait. Il me servait le premier, avant sa femme. Les gosses faisaient silence, les adultes seuls avaient la parole, sinon la paluche du père s'abattait sur une ou plusieurs des petites têtes brunes ou blondes.

Aux casse-croûtes de dix et seize heures environ, sur une planchette, une tranche de lard et du pain fabrication maison. Comme boisson, du cidre fabriqué avec les pommes et poires tombées. C'était très rafraichissant en été. La cruche et un seul verre pour tout le monde, au milieu de la table. La politesse consistait à remplir le verre pour l'assouffé suivant. Interdiction absolue aux enfants, avec leur « rotsnaze : nez qui coule » quasi permanent, de boire au verre des adultes. Les tasses ébréchées et l'abreuvoir étaient à leur disposition. Au début, nous attendions de boire, d'un seul trait, au kommando, les bouteilles de bière, que nous apportait le camarade Bunisset, de sa ferme-bistrot, moyennant finances — nous étions payés 56 pfennigs par jour —. Puis on s'est dit « Si tu ne bois pas, tu vas crever de soif ». Alors, on a bu au verre familial. Le soir, même topo : la jatte de lait au milieu de la table, et toute la famille, enfants compris cette fois, trempe ses morceaux de pain dedans. Quelquefois, nous avions de la salade. Les feuilles flottaient dans une jatte où l'on avait versé quelques gouttes de vinaigre. On prenait quelques feuilles à la main.

Voilà, le décor est planté, bientôt les trois coups.

Les premiers jours, mon « camp de base » était l'aire où était entreposé le bois et où je jouais de la scie et de la cognée. Marie m'appelait de temps à autre, pour « essen » ou « vespern », en tout cinq petits repas journaliers, celui de midi un peu plus important. Le premier soir, quand Marie m'a appelé pour faire le travail des étables, je me suis dirigé automatiquement vers la « stube » (salle basse de plafond où l'on mangeait). Mais c'était autre chose, il s'agissait de sortir le fumier de dessous les bêtes, d'en monter les brouettes au haut du tas extérieur en visant bien la planchette étroite qui y menait.

Je balayais ensuite et je répandais de la sciure et un peu de paille.

Les chevaux étaient toujours mieux traités que les vaches, ils avaient droit à de la belle paille. Puis, je grattais le c. des vaches, « putzen ». J'ai été, plus tard, presque vexé en voyant en France, des vaches avec, sur les cuisses, de grosses plaques de bouse séchée. « Mes » vaches étaient nettoyées tous les jours, les chevaux par le patron, avec un étril léger et une brosse douce et souple. L'apprentissage fut assez rapide. Mon bauer m'expliqua que, pour éviter les coups de pied « ferrés » — je n'en ai reçu qu'un —, il fallait toujours parler aux chevaux lorsqu'on les approchait par derrière, et les tenir solidement dans le haut de la queue, dans la partie charnue. Puis, il fallut les sceller, et monter les charettes. Evidemment, si Ernst me demandait d'aller chercher une chaîne, je revenais bien sûr avec une faux ou un marteau. C'est ainsi que j'ai appris chaque jour, deux ou trois mots de « schwabisch ».

La traite des vaches ne me fut jamais confiée, de peur sans doute que je laisse du lait dans les mamelles. Ce travail était réservé à Ernst et Marie. Par contre, un petit boulot un peu spécial me revint assez rapidement. Lorsqu'une vache amoureuse laisse s'échapper à l'arrière une certaine humeur, il faut, paraît-il, la satisfaire immédiatement. On me la confiait, et je l'emmenais à la « stall » municipale, où trônaient deux magnifiques taureaux primés. Le préposé tenait à jour le registre d'état civil des bovins. Les gamins me suivaient et se faisaient la courte échelle pour admirer le spectacle par les vasistas. La « Weisse », la Blanche, était celle qui donnait le plus de lait, une trentaine de litres par jour. Ses cornes en guidon de vélo, avaient une poignée en vélo de course et l'autre en promenade. Elle était déjà âgée et n'inspirait plus tellement le jeune taureau. La séance traînait en longueur. Il n'en était pas de même quand j'amenais une jeune génisse. Coquins de taureaux ! A la sortie de ce temple de l'amour, il fallait promener la future mère, la fatiguer et lui passer un bâton sur l'échine pour lui faire bien admettre la semence. On en apprend des choses en captivité ! Si, par hasard, j'étais présent lorsqu'une vache vélaît, j'aidais à l'opération avec Ernst et Marie. Le patron attachait avec une corde la partie du veau qui avait déjà fait son apparition et lorsque la pauvre vache faisait un effort, nous tirions tous ensemble. Marie pleurait de la voir souffrir — onze

accouchements —. « Tu enfanteras dans la douleur », elle connaissait ça. Le petit veau arrivait sur ses quatre pattes, presque frétilant. Il avait droit au premier lait, mais après, tintin ! c'était pour les gens. Marie préparait un petit baquet avec du son, de la betterave finement hachée, de l'eau et un peu de lait. J'étais chargé de présenter ce mélange au nouveau-né et pour créer l'illusion, on m'indiqua de mettre ma main dans le baquet et de lui laisser sucer mon doigt, et ceci jusqu'à ce que les premières dents apparaissent. Après, je ne me risquais plus à ce jeu, mais le veau était déjà beau. Il ne pensait qu'à gambader. Hélas ! ça ne durait que quelques mois, la bêtaillère passait et emmenait cette joyeuse enfance à l'abattoir. Et là, pas de Brigitte Bardot...

Dans la journée, les travaux des champs battaient leur plein. Les foins d'abord. On courait d'un champs à l'autre, sur un vieux vélo, enveloppé d'un essaim de taons, le rateau à la main. J'allais vite, malgré moi, pour essayer de semer les taons. On ne peut pas dire que ce travail fut très pénible, de retourner plusieurs fois le foin en plein soleil. J'ai quand même compté, — l'esprit en avait tout le temps —, dix mille coups de rateau dans la même journée, en plus du reste, à raison de 2 coups par m².

Les terres étaient toutes en déclivité, et toute la famille devait souvent maintenir au moyen de rateaux le chargement de la voiture. Quelquefois, malgré tout, le chariot se renversait. Alors, il fallait entendre les jurons du bauer. Au début, nos rapports étaient quand même assez froids. Il faut dire que je devais être un piètre cultivateur, mais, pour 56 pfennigs par jour, il en prenait son parti. Dans notre village, les paysans, en général, ne nous considéraient pas comme des étrangers, ni comme des prisonniers de guerre, mais un peu comme des étudiants en vacances, de la main-d'œuvre à bon marché.

Puis vint la moisson, moisson exécutée avec une rapidité démentielle, même le dimanche, avec des températures continentales qui frôlaient les 50°. Pendant cette période, le bauer partait de bonne heure dégager à la faux le tour du champ à moissonner, un travail qu'il a abandonné de me confier, puis il finissait avec une machine assez rudimentaire.

Il fallait courir avec Marie et les aînés des gosses pour ramasser les « javelots », les rassembler et ficeler les gerbes, le tout à la cadence des chevaux. Bien heureux les copains qui n'avaient que des vaches pour engins. Lorsque je rentrais le soir au kommando, c'est ce qui me restait de poids qui m'entraînait dans la descente et, la nuit, je dormais mal tant j'avais mal aux mains. J'éprouvais des difficultés pour les ouvrir et les fermer. Il m'a fallu deux ans environ pour passer de l'état de plumitif à celui de travailleur de force. Pour tendre les gerbes vers le chariot, il me fallait arquebouter la fourche, tant elles étaient lourdes. Pas si lourdes cependant que quelques années plus tard, lorsque les ficelles fournies étaient rares et en papier. Elles cédaient souvent si l'on tirait trop dessus. On en était revenu aux liens confectionnés avec la paille de seigle, et l'hiver nous fabriquions des cordes de chanvre avec un matériel archaïque.

Avec l'orge, en particulier, les mains étaient pleines de chardons qui disparaissaient avec le ramassage des pommes de terre. Enfin, avec les premières gelées c'était la récolte des choux, que l'on coupait en fines lamelles pour les placer, en alternant avec du sel, dans un grand bloc de pierre creusé, certainement plusieurs fois centenaire. Puis ce fut le tour des betteraves, avec l'onglée, déjà. Enfin les battages et vanages.

Vint ensuite l'hiver le plus rigoureux de la captivité, 32° sous zéro, sur le plateau. La neige et le verglas n'allaient plus nous quitter jusqu'en mai. Nous fûmes tout d'abord utilisés dans les bois pour le compte de la commune, à abattre et élaguer des sapins, avec bien souvent les genoux dans la neige. Ce travail était suspendu lorsque le passe-partout ne mordait plus dans les sapins gelés. Alors nous allions pelleter la neige sur les routes, aux endroits où le vent l'avait amassée, c'est-à-dire en plein courant d'air. C'était le « schneeschauffel ». Comme nous étions toujours à la température extérieure nous n'étions pas souvent enrhumés. La nuit, au kommando, pas de feu, les murs étaient couverts de la glace de notre respiration. Nous couchions tout habillés, l'édredon-drap de dessus était trop court, nous nous mettions la veste et la capote sur la tête, car l'air froid nous « brûlait » les narines et nous réveillait. Le matin, il m'est arrivé de trouver la neige intacte au bas de mon pantalon. A la ferme, tout ce qui était métallique, les outils, les seaux, le robinet de l'abreuvoir, qu'il fallait toujours dégeler à l'eau chaude, nous collaient aux mains.

Lorsque la commune nous laissait libres, mon patron m'autorisait quelquefois à rester à l'étable, à gratouiller les vaches ou préparer leur pitance. La chaleur naturelle des bêtes est certainement des plus saines, et le ministre délégué aux économies d'énergie devrait prescrire aux cultivateurs de vivre l'hiver dans leurs étables.

L'après-midi, comme les chevaux inactifs à l'écurie, avaient tendance à s'ennuyer, nous les sortions entre douze et seize heures, lorsque le soleil était chaud. Mon bauer prenait le jeune cheval et moi le vieux « Fuschs » (renard, à cause de la couleur), et il fallait les faire galoper en les tirant dans la haute neige pour les fatiguer. Quant à nous, nous transpirions et lorsque le soleil se cachait, il fallait reprendre les travaux des étables, sortir les brouettes de fumier qu'il fallait monter toujours plus, sur l'étroite planche maintenant verglacée, par un froid de canard. Dans la journée, dehors en plein soleil, le spectacle était féérique, des sapins couverts de neige et des arbres scintillants de givre qui les faisait ressembler à de grands lustres en cristaux de Venise. Mais à cette période, le cœur n'était pas à la poésie.

Des nouvelles du « Prof' »

De nombreux amis, inquiets de plus avoir d'articles signés Yves LE CANU dans notre Lien, nous ont écrits pour nous demander les raisons de cette disparition. Nous comprenons très bien que l'absence à la rédaction de notre Lien de notre collaborateur Yves LE CANU ait attiré l'attention de nos lecteurs. Les articles de notre ami Yves étaient unanimement appréciés. Agrégé de Droit Romain, titulaire d'une chaire en Sorbonne, représentant de la France à je ne sais combien d'instances internationales, il apportait à notre journal, en plus de son inlassable dévouement, une collaboration assidue... et combien étincelante. Il a interrompu (momentanément, nous l'espérons tous) sa participation au Lien VB-X ABC. A notre dernière entrevue il m'a promis quelques articles, mais, ainsi que vous allez le lire plus loin, cette participation est repoussée à une date indéterminée. Souhaitons qu'elle soit la plus rapprochée possible. Voici donc les nouvelles que notre sympathique « prof' » nous fait parvenir :

Mon cher Rédacteur plus ou moins en chef,

Je suis provisoirement de retour chez moi, le CHI Aulnay et le Val d'Or, chez lesquels j'ai passé toute l'année 1981, ayant accepté de me lâcher le temps de régler mes affaires en suspens (et Dieu sait si j'en ai!), de régler mon tiers provisionnel et de rédiger ma déclaration d'impôt sur le revenu.

J'ai été victime de plusieurs crises cardiaques très graves, je me suis effondré trois fois dans la rue et n'ai dû qu'à l'intervention rapide du SAMU d'être encore en vie. Malgré le stimulateur cardiaque intracorporel endocavitare que j'ai dans le corps, mon vieux cœur usé par la déportation s'accorde mal avec lui, ce qui m'oblige à rester sous contrôle médical constant. Ce n'est pas drôle de vieillir, je ne pensais pas être ainsi à 75 ans, mais comme me le répète constamment le Dr Mujica, le grand maître mondial des pacemakers qui assume le contrôle constant de ma pile, cette petite usine, extrêmement complexe, c'est encore heureux que je sois en vie et que tout l'appareillage que je traîne avec moi me permette, non pas de vivre, mais de survivre. Et de savoir que Brejnev, le chancelier Schmidt, et quelques autres qui ont le même type de pacemaker que moi (il s'agit d'un type assez rare que l'on ne pose qu'aux grands cardiaques) en retirent les mêmes ennuis ne me console nullement et je me passerais fort bien de cet honneur...

Inutile d'ajouter qu'il n'est plus question pour moi d'assister aux festivités du stalag, ce qui me navre car j'aimais participer à ces agapes où je retrouvais tant de camarades que je n'ai guère l'occasion de rencontrer autrement et que la rue de Londres n'est pas prête de me revoir, à moins que cet été... il faut toujours espérer!...

Amitiés à tout le monde au Stalag...

P.S. - Comme il faut bien rire de temps en temps, c'est à l'occasion de ma première chute que la S.S. à Bobigny m'a avisé que, décédé en 1972, elle m'avait rayé de ses listes d'allocataires, bien que continuant à percevoir ma cotisation. Depuis tout est rentré dans l'ordre.

Yves LE CANU.

68, Av. Clermont-Tonnerre
93600 Aulnay-sous-Bois.

- * -

Voilà donc des nouvelles que notre bon « prof' » nous a transmises. Elles ne sont pas très rutilantes. Mais connaissant l'homme, je sais qu'il sortira victorieux du grand match qu'il livre actuellement. Il a connu d'autres avatars aussi sérieux et il s'en est toujours tiré. Rendez-vous cet été, rue de Londres, mon cher Yves! Et toutes mes amitiés à ta dévouée compagne.

Comme les anciens P.G. du Stalag X se sont plaints de ne pas voir d'articles concernant le Stalag XC (Nienburg) nous sommes heureux de terminer ces « Nouvelles du « Prof' » par un article qu'écrivit notre ami Yves LE CANU pour la plaquette du XX^e Anniversaire de l'Amicale des Stalags VB-X ABC éditée en 1965.

H. PERRON.

Nienburg, Stalag-Oflag (X C)

Nienburg est plus au sud dans le Hanovre que Sandbostel, mais toujours sur la lande désolée de Lunebourg. Il ne valait pas mieux, bien que situé, non plus dans un lieu désert, mais dans les faubourgs d'une ville de province, qui est même, d'après les guides, non seulement un centre industriel, mais aussi une ville d'art. Je ne m'en serais jamais douté. Il est vrai que je ne l'ai jamais vue qu'au travers des barbelés!

A 25 km au nord, Verden (que nous prononçons Verdun) est l'équivalent de notre Saumur, avec son Musée du Cheval et ses Concours hippiques.

L'Oflag n'était séparé du Stalag que par une allée soigneusement close de chaque côté par un grillage élevé, et où se promenait, en permanence, une sentinelle.

Le Commandant du Camp était un huguenot, dont les ancêtres étaient venus en Poméranie sous Louis XIV. Il parlait français et avait la manie de nous haranguer, à tout propos, et surtout hors de propos.

De lui, je n'ai conservé que le souvenir d'une phrase historique, qu'il prononça dans un discours, à l'occasion de je ne sais plus quel anniversaire : « Une belle nuit se prépare, elle commencera à l'aube ».

Les rassemblements étaient impayables. Les gardiens commençaient par un côté et, se trompant régulièrement, ne trouvaient pas leur compte (ils se mettaient parfois à quatre pour compter faux). Ils recommençaient du côté opposé. Mais, entre temps, quelques prisonniers, impatientés, étaient partis aux Abort ou aux lavabos et, naturellement, il était impossible de s'en sortir. Les gardiens finissaient par déclarer forfait.

Le courrier était soigneusement censuré par un « intellectuel » qui, hélas ! n'était nullement à la hauteur de sa tâche. Il rayait soigneusement les phrases inoffensives, mais qui lui paraissaient injurieuses et pleines de sous-entendus ; par contre d'autres phrases passaient comme lettres à la poste, c'est le cas de dire. Ainsi, quand nos proches se plaignaient des abus des « haricots verts », notre censeur n'y voyait rien de répréhensible. Il avait raison, puisque ce n'était que la vérité.

Les nouveaux arrivants étaient handicapés. Car, bien entendu, nous utilisions les planches des lits pour alimenter le poêle. Il y en avait originellement de 8 à 10, je crois. Il n'en restait que trois, le minimum requis pour que la légère paille ne tombe sur le lit inférieur ou par terre. Et nous prenions des airs innocents et totalement étrangers aux événements, lorsque les gardiens s'en apercevaient, en opérant des fouilles. Et, faute du nombre de planches nécessaires, il arrivait

parfois, au milieu de la nuit, que l'équilibre savamment réalisé se trouvant compromis si l'occupant avait des cauchemars et bougeait de trop, le camarade du dessus tombait, avec perte et fracas, sur celui du dessous. Aussi, par prudence, réservions-nous les couchettes supérieures aux plus légers.

C'est là que j'ai appris à apprécier les menus allemands. Le bifteck de baleine, dur comme du bois, le saucisson de crabe, sans aucun goût, le beurre de pétrole (qu'on utilisait dans les lampes de fortune pour s'éclairer le soir, quand l'électricité était coupée, en trempan dedans un lacet de chaussure, pour pouvoir taper la belotte), la graisse de ? (alors là, je ne sais pas de quoi ; elle n'avait pas d'égale pour l'entretien des chaussures, mais on s'en servait aussi pour faire des frites, la « gemischte Marmelade » où il y avait de tout, sauf des fruits, la soupe aux choux à vache (ce jour-là, tout le monde avait la courante). J'en oublie peut-être. Bien entendu on ne nous donnait pas tout le même jour. C'est le menu de la semaine que je livre à vos méditations.

Le tout arrosé d'une mixture qu'on appelait le « thé des familles », vous savez : le thé aux 20 plantes, on ne savait pas lesquelles ! Et bien entendu à chaque repas, les Kartoffeln, les pommes de terre en robe des champs, mais qu'on avait tort de faire cuire sans les laver.

Quant au pain, ce pain noir sans levure, une michette pour six, parfois pour 5 les jours de fête (de 250 à 300 grammes par jour), on le partageait au gramme près, et on le tirait au sort pour que ce ne soit pas toujours les mêmes qui aient l'entame.

Le pain faisait l'objet de commerce et d'échange (contre du tabac) pour beaucoup de prisonniers. Certains préféraient s'en priver pour avoir de quoi fumer. D'autres qui travaillaient à l'extérieur et arrivaient à glaner des marks civils, l'achetaient pour compléter leur ration.

Ce ne fut que quand les colis commencèrent à arriver que nous pûmes enfin manger quelque chose d'appétissant. Les Allemands éventraient les boîtes de conserves pour y chercher un éventuel message caché et, pêle-mêle, versaient dans la gamelle apportée : les petits-pois et la confiture d'abricots, avec les rillettes, les sardines, le thon à la tomate et le cassoulet.

Contrairement à Sandbostel, Nienburg resta toujours un Camp de prisonniers et fut libéré, comme lui, en avril 1945.

Yves LE CANU.

La nuit la plus longue

Dans l'étroit espace de la soute du navire suédois, où nous venons de nous enterrer, la lumière dansante d'une bougie éclaire un paysage fantastique.

Affalés sur le charbon, noirs de poussière, ruisselants de sueur, haletants, nous sentons un immense espoir nous envahir : vivre libres, retrouver les nôtres, la joie, la dignité.

Et, brusquement, devant nos yeux défilent les longs mois de souffrance et de misère : les kommandos disciplinaires, la prison, les évasions, les coups, la faim.

Mais tout cela est fini maintenant car nous l'avons bien menée notre affaire, Berton, l'adjudant irréductible, Tisserand, le carrier, forte-tête, et moi-même.

Nous avons réussi, au prix de mille ruses, à tromper la surveillance de nos gardiens, à nous faufiler sur le port de Nordenham et, à la barbe des douaniers, des soldats, des policiers, avec la complicité involontaire d'une grosse grue se déplaçant sur rail, à grimper sur le « Fogde », battant pavillon des Bernadotte.

— Cette fois, ça y est les gars ! hurle Berton.

— Oui, ça y est ! et pourtant c'est trop beau. Dans le fond de moi-même, je me sens vaguement inquiet : un vrombissement lointain, qui s'emplit de seconde en seconde, me fait sursauter.

Le hurlement des sirènes, la D.C.A. qui se déchaine de toutes parts et un ouragan de fer et de feu font trembler le port et secouent la Weser.

Notre navire tangue follement et tire sur ses amarres, nous sommes précipités les uns sur les autres, angoissés, imaginant, avec effroi, la fin qui nous attend, si, d'un seul coup, nous étions engloutis dans notre cercueil.

Vague après vague, se succédant interminablement, les bombardiers alliés lâchent leurs chapelets de mort ; nuit d'apocalypse, nuit de ténèbres où nous n'étions plus que des spectres. Ciel que ce fut long... si long...

Mais au bout, dans le calme enfin revenu, brillait la liberté. Et, au petit matin, le « Fogde » appareillait doucement vers la Suède et ses blondes Walkyries.

Marcel NOUTARY,
Stalag X C.

Le coin du sourire

La bicyclette " Allemande "

Après beaucoup d'ennuis chez les cultivateurs, Charles, qui était employé de bureau dans le civil, réussit à se faire affecter dans une petite usine qui fabriquait des vélos, voitures d'enfants, etc. Exceptionnellement, dans son kdo, les conventions de Genève étaient appliquées, interdisant d'employer des prisonniers de guerre dans les fabrications d'armes et de munitions.

Son copain Denis n'avait pas eu de chance, et à son grand désespoir, continuait à travailler dans une ferme ; son « cafard » grandissait de jour en jour. N'y tenant plus il résolut de s'évader, mais comment ? Hambourg était bien loin de Paris. Un jour il eut une idée et s'adressant à son copain Charles, lui dit :

« Ecoute mon vieux, j'ai résolu de f... le camp et tu es le seul à pouvoir me donner un coup de main. Si je réussis tu pourras en faire autant et bientôt nous pourrons prendre ensemble l'apéro à Paris ! Voilà : tous les soirs, en quittant ton boulot, tu fauches une des pièces qui composent un vélo ; j'ai une bonne cachette pour les entreposer, et une fois que je les aurais toutes, je les assemble, et à moi la quille !

Bon copain, Charles accepte et en douce, tous les soirs il ramène une pièce qu'il refile à Denis.

Au bout d'un certain temps Charles annonce : « Voilà la dernière vis, je crois que tu as tout maintenant ».

Denis donne l'accolade à son ami et lui fit serment de ne jamais oublier le service qu'il venait de lui rendre.

Quelques jours plus tard il fit ses adieux à son vieux copain en lui annonçant qu'il partirait avant l'aube après avoir assemblé son vélo pendant la nuit.

Le lendemain matin, juste avant le réveil, Charles se sentit secoué par une main impatiente ; c'était Denis qui lui murmura :

« Mon vieux, tu as été un vrai copain, tu m'as fourni toutes les pièces et je t'en remercie encore une fois, seulement voilà, je n'arrive pas à reconstituer le vélo... j'ai essayé de toutes les façons, et à chaque fois je finis toujours par avoir un lance rocket sur roues!!!

Robert VERBA.

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIERE
BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA
Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains
à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts
immobiliers - Locations, etc...

Les Anciens d'ULM/DANUBE



SOUVENIR

Le 3 octobre 1966, décédait à Taillebourg (Chte-Maritime) le Révérend Père Jean VERNOUX, curé de la Paroisse et Président des Anciens d'Ulm.

Les Anciens d'Ulm n'ont jamais oublié leur premier Président-fondateur de l'ORMEAU. Si l'Amicale des Anciens d'Ulm est devenue le plus beau fleuron de l'Amicale VB-X ABC c'est au dévouement inlassable du Père VERNOUX que nous le devons.

Pour honorer sa mémoire, nous publions dans ce Lien, l'article que Jean VERNOUX avait écrit, pour la plaquette du XX^e Anniversaire de notre libération, en 1965.

Nous sommes sûrs que nos amis apprécieront ce rappel.

Lucien VIALARD.

SOUS L'ORMEAU KOMMANDOS D'ULM

En latin « ormeau » se dit « Ulmus ». C'est pourquoi « L'Ormeau » fut, dès juillet 1945, un petit bulletin de liaison entre les anciens P.G. d'Ulm qui s'est réfugié depuis dans « Le Lien VB-X ABC », dans la rubrique « Sous l'Ormeau ».

Les « Anciens P.G. d'Ulm » forment un groupe assez vivant de l'Amicale et ses dirigeants : P. Vernoux, Vialard, Yvonet, Duez ont été élus au Bureau.

De septembre 1940 à avril 1945, nous avons eu le temps de nous connaître, de nous estimer, de nous aimer. ULM en Wurtemberg avec NEU-ULM en Bavière (60.000 h.) était une ville militaire et industrielle. D'où des Kommandos spécialisés pour des usines à but

militaire (Magirus, Wieland, Eberhardt) et pour les travaux de manutention.

Ces kommandos étaient établis dans des forts (Kuhberg, Vorwerk 13) ou en des baraquements (Ganswiese, Gazwerk, Ott, Karlsborer, Schwedenturm) et même dans un café-cabaret (Rotochsenkeller).

Jusqu'en 1943, ces kommandos étaient rattachés au Stalag VA à Ludwigsburg (90 km), mais ils furent alors transférés au Stalag VB à Villingen (110 km). Cette distance eut l'avantage d'organiser tous ces kommandos comme un sous-stalag, avec ses hommes de confiance de compagnie (Aube pour les Français, Métillon pour les Belges), avec des hommes de confiance pour chaque kommando (Samèle, Aubrège, Clergeot, Peyrègne, Lesueur), avec infirmeries et docteurs au Kuhberg (Drs Etiennet, Girod, Riolacci, Guillaume, Laur) et au Vorwerk 13 (Drs Rollier, Marsault, Savelli, Richard, Girard, qui avait été envoyé à Sigmaringen pour devenir le médecin personnel du Maréchal Pétain), avec ses aumôneries au Kuhberg (Abbés Fargier, Derisoud) et au Vorwerk 13 (P. Vernoux).

Le travail était quelque chose d'imposé. Les loisirs, eux, s'organisèrent d'une façon spontanée et libre. Des troupes très bien exercées donnèrent, dans les petites salles de kommandos où sur de grandes scènes en ville, des spectacles de choix, avec des pièces du répertoire : « L'Inconnu », « Vingt jours à l'ombre », « Trois, six, neuf », « L'Habit vert », « Le Roi »... Des orchestres naquirent un peu partout dans les kommandos, très réduits ici, grands ensembles au Kuhberg et au Ganswiese avec Léon Kempener. Même un Cercle d'Etudes d'Intérêt Général, sous la direction du P. Vernoux et d'E. de Blanchard, agrégé, donna jusqu'à 93 conférences sur des sujets littéraires ou insolites tels : « Les coulisses d'un grand magasin : La Samaritaine », « La Bourse », « Le Trust Hachette », « Beethoven », « Souvenirs d'un turfiste », « Le voyage d'un télégramme »...

ULM fut bombardé plusieurs fois, mais spécialement le 17 décembre 1944, les 1^{er} et 4 mars 1945. En cinq ans, trois de nos camarades furent tués, du fait des bombardements ou des tirs de mitrailleuses d'avion. C'est un miracle qu'il n'y eut pas plus de victimes.

Et, le 23 avril 1945, c'est presque 2.000 P.G. (Français, Belges, Polonais, Russes) qui, au petit jour, quittèrent ULM pour se présenter le lendemain aux Américains, dont une colonne blindée avancée était stationnée à Lauingen. Ils y arrivèrent derrière le drapeau de la Croix-Rouge, mais aussi des deux drapeaux français et belge, qui avaient été confectionnés avec de vieux sacs teints dès le 14 juillet 1943.

Ces drapeaux ont flotté souvent, depuis, lors des rassemblements des « Anciens d'Ulm » : à Paris, Lille,

Nancy, Tamines, Niort, Ulm, Montmartre, Lourdes... Pour nous, qui les voyons chaque dimanche près de l'autel pour nous rappeler nos devoirs, ils ont une valeur que rien ne saura jamais remplacer. Celle d'un esprit de résistance et de courage patriotique dont nous nous sentons toujours fiers et qui fait peut-être la cohésion et l'esprit d'équipe des « Anciens d'Ulm ».

Jean VERNOUX,
Président des « Anciens d'Ulm ».

SOUVENONS-NOUS : IL Y A 25 ANS

C'était le 3 mars 1957... Le regretté Père VERNOUX avait réuni ses « fidèles », à « La Ville de Quimper », restaurant typique et... breton. Le propriétaire, officier de réserve et camarade du Colonel BELLOT, oncle de nos amis YVONET, grâce auquel nous avons pu nous réunir nombreux, nous avait offert une salle de son restaurant...

Quelle journée... Quelle joie de se retrouver... Pour la première fois...

Depuis, bien des vides dans nos rangs, mais vous revivrez ces heures joyeuses... avec émotion que je partage... en restant fidèles aux souvenirs passés. Les Anciens d'Ulm forment vraiment une grande famille, toujours plus prospère, suivant le vœu du Père VERNOUX.

Respectons sa mémoire.

PRENEZ BONNE NOTE

Notre camarade Jean BATUT et son fils Georges, exposeront leurs tableaux, au prochain Salon des Indépendants à Paris, du 14 avril au 2 mai 1982, Grand Palais.

Une visite qui vaut le détour et un arrêt devant ces toiles exposées par ces maîtres du pinceau.

DATES A RETENIR :

Prochains dîners facultatifs à Opéra-Provence rénové :

- Jeudi 6 mai 1982 à 19 h 30.
- Jeudi 3 juin 1982 à 19 h 30.

De bonnes soirées à passer en famille. Vous êtes attendus.

A toutes et à tous, mes amitiés.

L. V.

HUMEUR

A la télévision, une fois encore « La Grande Illusion », le film de Jean Renoir sur la captivité — si l'on veut — dans un oflag allemand, en 14-18.

Je le dirais comme je le pense, ce chef-d'œuvre du septième art ne passe plus, mais plus du tout... Pour moi, du moins : allergie totale ! Le talent du cinéaste n'est pas en cause, et le métier des Gabin, Fresnay, von Stroheim et les autres non plus.

Non, ce qui est aberrant et qui motive mon humeur, c'est qu'en 1982, s'agissant de la captivité de guerre, on continue à présenter au public ce témoignage vieillot, étrié, irritant par l'obséquiosité, la morgue, l'aristocratie (même si personne n'est dupe) de personnages auxquels il est difficile de croire : « les bonnes manières » ou la captivité en dentelles...

Au point que je me suis laissé dire ceci : « Eh bien, c'est pas terrible, la captivité ! Faudrait pas en rajouter... Et ces Allemands, quelle prévenance ! » Sic.

Depuis 1937, date de réalisation du film, des millions d'hommes, jeunes et moins jeunes, des Français en premier et d'autres — les fils des héros de Renoir — ont expérimenté, « pour de vrai », la captivité en pays ennemi, et ils ont éprouvé dans tout leur être qu'elle n'avait rien d'une blquette ou... d'une partie de campagne.

Sans doute, le film de Renoir n'a pas l'ambition de montrer la captivité dans sa vérité vraie et ce n'est pas à travers cette réalisation qu'un public non averti pourra se faire une idée exacte de sa nature. Pourtant je crains fort, connaissant le pouvoir prégnant de l'image, que le

spectateur dépourvu de sens critique n'adhère aisément à cette vision très en retrait qu'on lui offre et ne confonde fiction et réalité.

Quel metteur en scène contemporain s'intéressera au sujet pour le « rénover » et par un langage de vérité, traduira dans sa dimension le phénomène historique et le drame humain que représente la captivité au cours d'un conflit moderne.

Quel metteur en scène, soucieux d'authenticité, armé d'une caméra-vérité, dira, sur grand écran, la faim et le froid, le travail forcé, l'humiliation, la solitude morale, la longue et épuisante attente de la liberté ?

Que ce cinéaste espéré, si les idées de scénario lui manquent, lise Yves DURAND et son « Histoire de la captivité » et il en aura mille et cent : j'imagine l'étonnement et je mesure l'impact que procureraient, par exemple, des images de « l'enfer de Brux », reconstitué dans sa tragique dimension ; j'imagine un film sur le prisonnier russe dans le troisième Reich, le sort qui fut le sien et, quand la vie lui resta, à son retour au pays, de gré ou de force, la mort immédiate ou à terme, après des années interminables de goulag ! Affreux destin. Quel Eisenstein pour en montrer le cours ? J'imagine, j'imagine encore une infinité d'images... Oui, quel cinéaste nous rendra jamais la captivité que nous avons vécue ? Aucun, sans doute, c'est grande illusion que d'en rêver.

Pourquoi, oui pourquoi la captivité au cinéma se limite-t-elle toujours à une histoire d'évasion ? La facilité, peut-être... Oh, please, exception : « Le pont de la rivière Kwai ». Des Anglais et des Japonais, « en situation » ! Du vécu, du vrai ! Rien à voir avec les courbettes prussiennes de von Stroheim ou la morgue aristocratique de Fresnay, même si fierté des « english » pour le travail bien fait nous paraît un tantinet forcée...

J. T. 12205 VB.

Barbelés fleuris

Effaçant ton nom, ton passé
D'un trait d'acier impitoyable
Le barbelé coupe, implacable
Le chemin de ta destinée
Au nombre des infortunés
Tu expies sans être coupable
Et la minute interminable
Le traîne... et s'ajoute aux années.

Cent fois, comme un fauve en cage
Frôlant les pointes redoutables
Quand le sombre cafard t'accable
Tu traînes ton pas fatigué.
Mais ce soir ton œil étonné
Aperçoit une jeune pousse,
Sur la neige qu'elle repousse,
Qui montre le bout de son nez.

Lorsque l'hiver aura laissé,
Au jeune printemps, place nette,
Avec le retour des violettes
Sous le bleu d'un ciel retrouvé,

Il fleurira le barbelé,
Et le désespoir qui te guette,
Va, devant la nature en fête
Une fois encore, reculer.

Avec lilas et primevères,
Il fleurira le barbelé,
Cachant son épine acérée
Dans les corolles printanières ;
Et de vagabondes chimères,
A ton âme un instant troublée,
Evoqueront la femme aimée
Le volant d'étoffes légères.
Il fleurira, le barbelé,

Eventré pour ta délivrance ;
Alors renaîtra l'Espérance
En fuyant le piquant rouillé
Retrouvant, après tant d'années
L'enivrant parfum de France.
Tu y baigneras ta souffrance
Jusqu'à l'ivresse... pour oublier.

G. D. Stalag VB.
Weingarten.

Brutus

Chez MICHELSEN & SOHN, minotier, Robert et ses compagnons avaient comme surveillant un civil allemand d'une cinquantaine d'années nommé WILHEM. C'était un nazi convaincu. Tout heureux d'avoir à commander des prisonniers français, son principal plaisir était d'harcéler ses prétendus subalternes en hurlant après eux et en se moquant de leur situation présente.

Il avait particulièrement pris en grippe Robert, car ce dernier comprenait un peu l'allemand et ne répondait la plupart du temps par ses sarcasmes que par un regard méprisant ou par : « Ce sera bientôt votre tour », ce qui le faisait écumer de rage, d'autant plus qu'il avait ses trois fils au front.

A quelques kilomètres de la petite ville, MICHELSEN possédait un grand pré avec au fond une immense baraque dans laquelle étaient entreposés d'importants tas de grains.

Un jour, l'ordre leur fut donné d'accompagner le dénommé WILHEM qui, escorté d'une charrette attelée à des chevaux, devait les emmener à cet entrepôt. Ils le suivirent donc, contents de rompre un peu la monotonie de leurs travaux forcés.

A l'entrée du pré, ils aperçurent un bouc, ou un bélier, attaché à un pieu planté au milieu de l'herbe, et qui paissait tranquillement. En passant devant lui, Robert demanda quel était cet animal ? Certains de ses compagnons optèrent pour un bouc et d'autres pour un bélier, mettant ainsi Robert « en boîte ». Ce dernier, pour avoir le dernier mot, le baptisa « Brutus ». Mais « Brutus », à qui ce prénom ne devait sans doute pas plaire, prit très mal la chose, et, par la suite, chaque fois que Robert passait devant lui, il essayait de se détacher en tirant sur sa chaîne tout en soufflant des naseaux et en poussant des rugissements effrayants. Tout cela à la grande joie de WILHEM et sous les quolibets de ses compagnons.

L'entrepôt se trouvait à deux ou trois cents mètres plus loin. Le travail des prisonniers consistait à remplir les sacs de grains, à les peser sous l'œil attentif et les hurlements du surveillant, à les ficeler, à charger la charrette et à retourner à la minoterie.

Une matinée où le soleil était de la partie, au moment où les premiers sacs étaient remplis, un cri retentit : « Robert... Attention !!!... » Ce dernier sursauta et, instinctivement, fit un écart en arrière dans la plus pure tradition des toréadors ! Bien lui en pris car Brutus, suivi de sa chaîne et de son pieu, fonçait comme un vrai taureau ; son élan l'emporta à l'intérieur de la baraque, entraînant avec lui la bascule et... WILHEM !

Ce jour-là, nous avions un poids supplémentaire à ramener sur la charrette... Et fûmes débarrassés pendant quelque temps du sieur WILHEM !

Robert VERBA.

COURRIER DE L'AMICALE

Notre ami DELVAUX L. de Menton nous écrit :

«...Je me permets de te faire remarquer que mon nom est absent depuis deux ans du Courrier de l'Amicale. Ce n'est pas que je sois friand de publicité, mais je pense que certains de mes camarades de captivité aimeraient recevoir de mes nouvelles par le truchement du journal, comme je suis heureux d'avoir des leurs...»

« Nous aurons le plaisir de revoir Armand et Jane ISTA à Menton à partir du 22 janvier et nous espérons bien que le président LANGEVIN et sa femme feront de même, comme d'habitude, au printemps... »

En effet, tu as raison, ami DELVAUX ! Pour en avoir le cœur net, j'ai « refait » le « Courrier » pendant deux années et en effet je n'ai pas trouvé trace du moindre DELVAUX, sauf dans une correspondance de l'ami Roger MARTINOT. Je fais donc mon mea culpa car je n'ai pas l'habitude d'oublier les amis dévoués, comme les autres d'ailleurs. Mais il faut avouer que parmi le millier de lettres que je reçois en début d'année, faire loger tous ça dans notre modeste Lien cela devient un véritable travail d'acrobate. Je m'excuse d'en oublier... même des amis... mais qu'ils sachent bien qu'ils sont tous présents dans mon amitié malgré leur absence du Lien qui semblerait prouver le contraire. Le voyage en Corse nous a fait connaître les uns aux autres aussi, chers amis DELVAUX, soyez assurés de mon bon souvenir et de ma fraternelle amitié. Au plaisir de vous revoir.

Et voici toute une gerbe de bons vœux de santé, de bonheur, de longévité que nous adressent nos amis :

LELANDAIS Joseph, Perrières, 14170 St-Pierre-sur-Dives.

SEREE Lucien, Athis, 89440 L'Isle-sur-Serein.

SEVESTRE Henri, Chantareine, 77510 Rebais.

BAISSAC Ph. 12, Av. Ernest Hentsch, 1207 Genève.

MARGOLINAS Marc (X A et X C), 128, Av. des Arènes, 06000 Nice.

LEGAGNEUX Marc, 26, Allée du Clos Fleuri, 45000 Orléans (X C).

BOYER Charles, Menil-sur-Belotte, 88700 Rambervillers.

DE MALHERBE Jean-Charles.

DONNET François, Villa Liliane-Claude, 8, route de Savonnière, 37200 Tours.

BORDAT Eugène, Versaugues, 71110 Marcigny.

FLOURENT Roger, 2, Square d'Amiens, 75020 Paris (V B).

HELLSTERN André, 24, Av. des Acacias, 93600 Aulnay-sous-Bois.

NERON Gaston, 9, rue des Maraîchers, 18390 Saint-Germain-du-Puy.

LABOUREY Lucien, 5, rue Voulot, 25250 L'Isle-sur-Doubs.

POTTIEZ Charles, rue de la Bravoure, 44, 1090 Bruxelles (V B).

COURTIER M., 6, Av. Aubert, 94300 Vincennes.

THAUVIN Gilles, Lussay, Seris 41500 Mer.

LAVIER Roger, 10, rue Neuve des Mourinoux, 92600 Asnières (et aux copains du 605).

COMBES J.-M., Payrin, 81660 Pont de l'Arn.

COUDOUIN Daniel, 3, Av. Auguste Conte, 33560 Carbon-Blanc (et aux amis de Kloster Kasern, Camp de Villingen V B).

DELY Pierre, rue de Nomale, Remicout 4350 Liège (X B) Belgique.

PIROTTE Denis, 298, rue des Priesses, Nons llemalle 4331 (X B) Belgique.

LERT Edouard, Le Courreau, Saint-Paul-Trois-Châteaux 26.

GENDRON Louis, Hôtel « Le Mutin », Saint-Servan 35400 Saint-Malo (X B).

HERMANN Robert, 3, rue Mal. Foch, 88100 Saint-Dié (aux amis du V B).

VANDOORNE Georges, 23, rue Aristide Briand, 59240 Dunkerque (Bienvenue à l'Amicale).

GUINET Louis, 1, Place du Platre, Saint-Symphorien d'Ozon (Regrette de ne pas être des nôtres le 28 mars ayant des obligations familiales) V B Waldho.

GUIGNON J., 35, rue de la Blanderie, 79000 Niort.

DUMAY Maurice, 16, rue Pierre Brossolette, 93130 Noisy-Le Sec (Carte n° 44, Bravo ! Nous espérons qu'il a pu rejoindre l'ami FAUVEL, ancien de Balingen V B et qu'ils se retrouveront le 28 mars à la Chesnaie du Roy).

LAURENT André, 3, Allée Ste-Marie, 78110 Le Vézinet.

QUINTON Roger, 16, rue du Fourneau, 45130 Meung-sur-Loire.

MAZAN Régis, Vieille Ville, Fégréac 44460 Saint-Nicolas de Redon, (aux anciens de Hambourg X B, kommando 985).

BESSY André, 8, rue de Preston, 30000 Nîmes (aux anciens X A et X B).

VAGANAY Pierre, 5, rue du 11-Novembre, Loire-sur-Loire 69700 Givros.

VILETTE, 74, Route de Paris, 61270 Aube.

COURBOU Antonin, Route Ventols, Les 4 Chemins 15000 Aurillac (suis heureux de donner le bonjour à Jean BOQUET, Julien Rose, Colson et à tous ceux du kdo de Oberrotweil).

LEBRUN Amédée, 28, route de Paris, 54570 Foug (sans oublier son ami Charles BRANDT et les copains de Balingen). Merci pour la mirabelle-maison. Dégustation parfaite ! La santé de l'ami Charles est bonne.

GUENOT André, 31, rue Victor-Hugo, 10100 Romilly-sur-Seine (aux anciens du V B).

THIRIET Raymond, Vimenil 88600 Bruyères (à tous les camarades du V B, du Heuberg et de bien d'autres kommandos). Faisons le nécessaire auprès de notre camarade ALEXANDRE. Merci M. le Maire.

ORAIN Raphaël, 40, rue Joseph Malègue, 44260 Savenay.

RAVEL Julien, Pollonnay 69290 Craponne (V B), (ainsi qu'aux anciens des kommandos : Béreau, le Tunnel, Tailfingen, Krausmern, Duvangen, Ebingen, Balingen et à tous ceux rencontrés à Lourdes).

VIGIER Noé, 84, rue du 4-Septembre, Sainte-Foy-la-Grande (avec son bon souvenir aux camarades de Balingen).

LARRIERE Pierre, 33, rue de l'Abbé-Carton, 75014 Paris (aux anciens du V B).

FIZAIN Jean, 14, Place de la Basilique, 08000 Charleville-Mézières (aux anciens de Chiron Baraque à Tuttlingen).

Abbé R. BONNAUD, Curé de Le Retail, Le Bourg, 79130 Secondigny.

ARCIL René, 14, Quai Amiral Bergeret, Bayonne.

En les remerciant de leurs dons généreux le Comité Directeur leur adresse ses meilleurs souhaits de santé.

Notre ami **Henri FISSE**, Allée du Dr Abadie, 33710 Bourg-sur-Gironde, nous écrit :

« D'autre part, par recommandé, je vous expédie un tableau (bien reçu et merci de ton talentueux ouvrage (H. P.)

« Depuis plus de 35 ans que j'en fais partie, je me rends compte que, malgré les vides que la mort, surtout, creuse, les rangs se reforment, l'effectif tient de par de nouvelles adhésions, le journal est plus vivant que jamais et l'Amicale se porte bien. J'adresse mes vœux fraternels à L. FOURCASSIE, sa femme et sa famille. Ma meilleure amitié à tous les anciens connus et inconnus de Sandbostel, Nieuburg et Hahn, kdo 692.

« J'ajoute enfin à cette lettre une courte histoire, elle pourra vous servir à compléter une colonne du Lien. (Trop modeste, cher ami, cette histoire est charmante (H. P.)

« Je termine en félicitant les camarades qui écrivent pour raconter leurs histoires, gaies ou tristes, rendant ainsi encore plus attrayant Le Lien. En les lisant on se retrouve immédiatement dans le bain, avec un bond de 40 ans en arrière, tant sont forts et vivaces les souvenirs d'un ancien P. G. »

Notre ami **Jacques BRION**, Abbé, 2, rue de Sevran, 93600 Aulnay-sous-Bois, adresse ses vœux fraternels à tous avec un salut tout spécial aux camarades de Tuttlingen, curieusement silencieux dans les pages du Lien et curieusement absents des Assemblées Générales. Il voudrait bien en voir quelques-uns le 28 mars.

Notre ami **Jean LECOURT**, 53300 Vancé, adresse tous ses bons vœux de santé aux camarades des kdos : Semlze, Berau, Saint-Gorgen et aux camarades anciens P. G. de la Gironde et du Vaucluse. (Le nécessaire a été fait auprès du camarade Aimé BERTRAND, La Montagne, 84110 Villedieu. Merci pour ton activité P. G. (H. P.)

Notre ami **FROUMENTIN Julien**, Allouville Bellefosse, 76190 Yvetot, envoie ses bonnes amitiés à tous ses camarades du stalag V B et en particulier à ceux du kommando de Muncheureute.

Notre ami **LAGUERRE Maurice**, 16, rue Ampère, 54780 Giraumont, nous écrit :

« Je tiens à remettre les choses au point au sujet de l'article de Charles WENGER paru dans Le Lien de novembre 1981 « Mémoire ».

« Je voudrais lui préciser certains faits qu'il paraît ignorer.

« Le fait de signer une reconnaissance allemande a été le moyen, pour beaucoup de P. G. lorrains et alsaciens de pouvoir rejoindre leur famille, non pas pour une vie « normale », car beaucoup ont rejoint les Forces Françaises Libres, Maroc, Algérie, etc... et y sont restés, jusqu'à la fin des hostilités.

« Pour mon compte, j'ai usé de ce stratagème après une évasion ratée et deux mois au Camp disciplinaire du Heuberg, et ce n'était pas un camp de vacances !

« Je pense que c'est donner aussi sa jeunesse à la France. Etant engagé en mai 1939, treize mois de captivité au Stalag V B, Schwenningen. Evadé le 30 septembre 1941, je considère cela comme une évasion réussie. Je suis arrivé le 5 mai 1945 à Tuttlingen avec la 9^e D.I.C. (1^{re} Armée).

« Suis-je un insoumis ?

« Je ne cherche pas la polémique, mais une mise au point.

« Je souhaite à tous les camarades, une bonne et heureuse année 1982 ».

Notre ami **JOSSE Roland**, Guisnien 27700 Les Andelys (Stalags X B) adresse ses amitiés aux camarades des kdos Kroge, Brake, Voltringhausen, Loccum, et recherche toujours son camarade d'évasion du kdo Kroge, le P. G. EBERT Jean.

Notre ami **MAQUIN Marcel**, Brancourt en Laonnois Anizy le Château, présente ses meilleurs vœux de santé à tous les anciens du 21003 Sigmaringen, à Raymond WELTE et à tous les autres connus et inconnus.

Notre ami **COLOMB Roger**, 16, Bosquet du Parc, Boigny-sur-Bionne 45800 Saint-Jean de Braye, nous écrit :

«...Je descends de temps en temps à Paris, mais hélas, pas les jours où la permanence est ouverte, mais peut-être qu'un jour j'aurai l'occasion de faire votre connaissance. Je me permets d'ailleurs de me rappeler au bon souvenir de R. LAVIER qui habitait près de chez moi et dont j'ai connu toute la famille, ayant été à la même école, avec tous les frères, rue de Musset.

«...Je voudrais me permettre de faire une petite suggestion qui pourrait je pense rendre service à plusieurs d'entre nous : Faire paraître au journal une rubrique ayant trait aux évadés et pouvant permettre de se retrouver en vue d'attestation des faits. Je fais des recherches de mon côté, mais depuis, tant d'années se sont écoulées et les adresses ne sont plus les mêmes.

« Meilleurs vœux et bonne santé à tous les anciens des stalags et à tous ceux que j'ai connus, et ils sont nombreux au stalag V B à Villingen et principalement aux anciens du Kdo 26006 Peterhausen - Firma Hérosé ».

Notre ami **René GENTY**, Gravelles, Saint-Martin du Mont 01160 Pont d'Ain, adresse ses bons souhaits de santé à tous les camarades du X C et en particulier à ceux du Kdo 720.

Notre ami **SIMONIN Georges**, Ruppes 88300 Neufchâteau nous prie de transmettre toutes ses amitiés à

tous les camarades du V B, et leur souhaite une longue retraite.

Notre ami **ADAM Bernard**, 32, rue F. Bonvin, 75010 Paris, présente ses bons vœux pour les copains du Bureau et leurs familles.

Notre ami **E. MARCCEUR**, 12, rue de l'Est, 21010 Dijon nous dit : « Je n'oublie pas notre Amicale et tous les anciens camarades dont je n'ai jamais retrouvé leurs traces. Espérons qu'un jour ça se produira. Il a tant de recherches dans notre journal qu'on se permet d'espérer. Toutes mes amitiés à tous ».

Notre ami **Maurice CADOUX**, Louvilliers-lès Percé 28250 Senonches, nous écrit : «...J'ai de bonnes nouvelles de MALLET, bien rentré de vacances ; de BURNE qui me passe un coup de fil de temps en temps ; de M. PINLON, de Bordeaux ; de ce sympathique PONRO dont j'espère la grippe guérie...»

« La santé est actuellement plus que médiocre : en 1980 ce fut mon accident d'auto dont mon genou droit s'est fort bien remis, mais en 1981 j'ai été hospitalisé à Paris à l'Hôpital de la Croix-Saint-Simon pour opération de la cataracte (maladie des vieux jetons !). Tout s'est bien passé, mais maintenant à cause d'une hernie, j'ai subi affublé d'un bandage herniaire.

« Le moral reste bon quand même. C'est le principal ! »

Tous nos meilleurs vœux de santé à l'ancien membre du Comité Directeur de l'Amicale avec notre amical souvenir. Te verrons-nous le 28 mars malgré tous tes avatars ?

Notre ami **Pierre DANEY**, 59, Rue Emile Guichenné, 64000 Pau, adresse ses remerciements au camarade DUCLOUX pour l'organisation de son voyage à Bercy-lone et son bon souvenir au Président LANGEVIN. Bonne année et bonne santé à tous.

Un message de notre ami **KELLER Albert**, 30, rue Georges Gay, 93130 Noisy-le-Sec, qui remercie Le Lien « Grâce à lui, dit-il, j'ai retrouvé, après 39 ans, un bon camarade de captivité ».

Dans sa lettre du 3 décembre 1981 notre ami **J. VOISART**, de Roubaix, nous fait une suggestion. Tout d'abord il nous félicite pour la rédaction de notre journal qu'il lit avec plaisir, sans sauter un article de la première ligne à la dernière. Mais ce qu'il aimerait dit-il, ce serait, si c'était possible, d'y voir le numéro du régiment dont les camarades faisaient partie pendant la guerre ; ou comme dans mon cas, pendant l'active. Classe 1937, deux ans d'active au 146^e, guerre de 1939 à juin 1940 au 156^e, puis K. G. jusqu'au 12 mai 1945. Peut-être retrouverait-on des camarades ?... »

Très bonne suggestion. Mais mon cher VOISART depuis plus de trente ans que je réclame à mes amis correspondants d'indiquer sur leurs lettres leurs kommandos et même leur stalag et je n'ai pas encore obtenu satisfaction !!! Alors le n° de leur régiment !... C'est peut-être trop leur demander... Enfin l'idée est lancée, nous verrons bien.

Notre ami **ROGEON Louis**, 83, rue Jean-Jaurès, 79200 Parthenay nous écrit :

«...Assidu à l'Assemblée Générale annuelle à Paris j'espère encore y participer en 1982, car j'y retrouve une ambiance vraiment amicale, très agréable, avec une organisation impeccable. Je suis heureux, par la voie du journal Le Lien de féliciter et d'adresser des louanges à tous les dirigeants de votre Amicale ; j'ai beaucoup de plaisir à lire les articles qui paraissent dans le journal.

« Le bonjour de ma part à tous ceux du X B, plus particulièrement aux cuisiniers ayant été plus de deux ans « spécialistes » à la cuisson des patates, et aux footballeurs ».

Mon bon souvenir au sympathique deux-sévrien et j'espère le revoir le 28 mars prochain à La Chesnaie du Roy (H. P.)

Notre ami **MORINET Paul**, 83, rue de Lattre, 52260 Rolampont, est heureux d'avoir retrouvé un ancien camarade P. G. du kdo 430 de Tating, Stalag X A, Raymond FORT, de Lhomme 59160, après 36 ans, grâce au Lien.

Notre ami **POINTARD Albert**, 22, rue Porte Vieille, 18300 Sancerre, avec ses meilleurs sentiments aux camarades du V B, en particulier à ceux de Koster Kasern Kdo de Villingen.

Notre ami **René CHATEAU**, 33, Av. Général de Gaulle, 92250 La Garenne Colombes, nous adresse ses meilleurs souhaits d'amitié et de bonne santé. Il a toujours de bonnes nouvelles des amis CHAINE, de Saint-Raphaël (dont il est le parrain de sa famille) et de l'ami SPIRAL. Il espère assister au prochain repas de l'Opéra-Provence où en plus des camarades il connaît la serveuse depuis 20 ans. « Je ne vois guère mon ami LORENZI que j'avais fait inscrire. Il a eu le malheur d'ailleurs de perdre sa femme l'année dernière. Amitiés également à LARRIERE SICRE, etc. ».

Notre ami **Armand GEISSMANN**, 68, Faubourg National, 67000 Strasbourg, adresse son bon souvenir et toutes ses amitiés à tous les copains du V B.

Notre ami **ROBERT Bernard**, Quartier Marras, Les Adrets de l'Estérel 83600 Fréjus, avec une amicale

OFFRE SPÉCIALE AUX LECTEURS du « LIEN » et à LEURS FAMILLES

100 CARTES DE VISITE, en boîte plastique

(Maximum 3 lignes imprimées. Sans relief)

Prix franco : 60 F

100 cartes en plus pour : 30 F

Offre valable jusqu'au 30-6-82

Si possible, joindre une de vos anciennes cartes pour le modèle des caractères, nous emploierons les mêmes ou les plus proches.

Toute commande doit être rédigée en lettres d'imprimerie pour éviter les erreurs.

Commande à adresser à :

Imprimerie J. ROMAIN

79110 CHEF-BOUTONNE

Toute commande doit être accompagnée de son chèque de règlement. Merci.

Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

Courrier de l'Amicale, je n'ai retrouvé que VAUGIEN avec qui j'étais au Brommy.

Il est bien évident que certains nous ont quittés pour le voyage sans retour, mais quand même pas tous ! Voilà les deux souhaits que je formule en ce début de janvier.

Espérons que tes souhaits se réaliseront et que nombreux seront les anciens pensionnaires du Brommy à l'Amicale où ils rejoindront notre ami VAUGIEN qui voudrait bien, lui aussi, avoir autour de lui ses anciens copains du Brommy.

Notre ami Benjamin OLLIVIER, 18, rue des Chardonnerets, 44000 Nantes, adresse son meilleur souvenir à ses camarades du kdo 605.

Notre ami CHAFFAIX Emile, Pulverières 63230 Pontgibaud (X B-X C) adresse toutes ses amitiés aux anciens du kdo de Borkum situé dans une île de la Mer du Nord, et ensuite à Emden en kdo d'usine et serait heureux de correspondre avec eux.

Notre ami PETETIN Raymond, 39520 Foncine-le-Bas, «Toujours très heureux de recevoir Le Lien que je connaissais depuis le Rassemblement de Lourdes en septembre 1979. Mes meilleures amitiés à tous mes camarades et en particulier à ceux de Sandbostel et du X^e Bat. Couvreur».

Notre ami COUQUE Robert, 213, rue de l'Alma, 59100 Roubaix, adresse ses meilleurs souhaits de bonne santé à tous les copains du 605 XA.

Notre ami BOYOD Maurice, L'Allègrerie, 38470, avec ses meilleurs souhaits aux anciens du X B.

Notre ami LECOMTE Clément, 23, rue de Moulins Jeanneuil 88700 Rambervillers, présente à tous les anciens du VB toutes ses bonnes amitiés.

Quand deux anciens de Balingen se rencontrent à Aix-en-Provence qu'est-ce qu'ils racontent ?... des histoires de P. G. ! Ainsi ont fait nos amis KALINDERIAN et Rosa et Pierre JANNESSON dans la bonne ville du Roi René et sous un soleil éclatant. Ils ont beaucoup parlé des amis et ils adressent à tous leurs amicales pensées.

Merci à l'ami PONCIN Gabriel, 141, route de Paris, 69260 Charbonnières-les-Bains pour son dévouement à l'Amicale et sa féconde activité. Grâce à lui, le kdo 890, prend place parmi les beaux kdos de l'Amicale.

Notre ami E. MERLANGEON, Matlancourt 88500 Mirecourt, salue tous les anciens des X B et X C et de Neuf-Brisach.

Notre ami Léon ANCEMENT, 57 bis, Avenue de Latre de Tassigny, 54000 Nancy, n'a pu être des nôtres le 28 mars dernier à l'Assemblée Générale. Ce fut une déception pour nous car nous aurions aimé saluer comme il convient M. l'Ambassadeur de la ville de Nancy. En effet notre sympathique Léon trônait à la table de FR 3 au cours de l'émission « Les Jeux de 20 heures », comme ambassadeur de la ville de Nancy à Aix-les-Bains. Nous félicitons notre ami pour sa belle prestation à l'écran. Tout l'honneur de sa réussite rejoillit sur les anciens Compagnons de la Roulotte dont il était au Stalag VB de Villingen le compétent régisseur. On voit que le virus du théâtre tient toujours compagnie à notre cher Léon. Bravo !

Nos amis Jules et Yvonne GRANIER, de Chavagnac 30160 sont au repos à P. G.-sur-Mer : « Nous vous adressons à tous nos meilleures amitiés avec un temps relativement beau mais pas trop chaud. Nous ne pourrions venir à l'Assemblée Générale à cause des vacances scolaires de Pâques de nos enfants, nous le regrettons bien sûr. Pas plus que nous ne pourrions faire le voyage en Corrèze en septembre. Je serai en cure à Royat du 6 au 28 septembre. Il avait été question d'un voyage en Alsace. Qu'en est-il aujourd'hui ? L'ami WENGER qu'en pense-t-il ? Nous, ça nous plairait. A mon retour, le 26 mars, je m'occupe de mon repas amical du 15 mai (c'est un samedi). Amical souvenir »

Tous nos regrets de ne pas avoir eu parmi nous nos charmants amis et bon succès pour le 15 mai.

CARNET NOIR

Mme LACROIX René a la grande douleur de nous faire part de la mort subite de son mari, notre camarade LACROIX René, survenu le 23 janvier 1982. C'était un ancien du Stalag XA qui avait passé une partie de sa captivité près de Hambourg.

Mme LACROIX René, Frayssinhes 46400 Saint-Céré.

Notre ami André VIOUDY, 41, rue Lachmann, 38000 Grenoble, a la grande douleur de nous faire part du décès de son épouse survenu en quelques heures alors que la vie et la retraite s'ouvraient devant eux.

Notre ami René LECLERC, 17, rue Gaspard-Chaumette, 58000 Nevers, a la grande douleur de nous faire part du décès, survenu le 5 mars 1982, dans sa 73^e année, de Mme René LECLERC, son épouse.

A toutes ces familles amies dans la peine, le Comité Directeur, présente ses sincères condoléances.

SOUVENIRS D'UN MOSELLAN, jeune appelé du 1^{er} contingent 1939

16 juin 1940, date mémorable puisqu'il s'agit de la capture de ma compagnie à La Charité-sur-Loire (Nièvre), survenue quelques jours après l'anniversaire de mes 21 ans et qui me laissait pressentir l'annexion de mon département par l'Allemagne.

Pourquoi ne suis-je pas sorti des rangs à l'appel des Alsaciens-Lorrains au cours de rassemblements de prisonniers de guerre ? L'inexpérience peut-être, mais surtout la perspective d'être rapatrié et de vivre désormais dans une province placée sous une domination étrangère. D'ailleurs, servant sous le drapeau Français, pourquoi aurais-je dû accepter une telle mesure qui me dissociait du sort de mes compagnons.

Transfert fin octobre 1940 au stalag IIIB à Furstenberg-sur-Oder, après un voyage de 3 jours dans des conditions infernales. Un mois plus tard nouveau transfert au Heileg VC à Offenburg, dans un état physique lamentable, tenaillé par une faim inassouvie.

Les quelques jours passés dans ce camp resteront toujours présents à ma mémoire. Nouvelle prise de conscience. Un choix à faire entre un retour au pays sous la gouverne de l'administration allemande ou la continuité de la captivité.

J'ai opté pour cette deuxième solution, rompant ainsi avec tout ce qui me rattachait à mon village. A ceux qui renaissent, je leur ai recommandé de rassurer ma famille sur mes conditions de santé.

Incarcé au stalag VB, puis affecté ensuite au commando de Tuttingen, après une tentative d'évasion effectuée le 9 septembre 1941 réprimée au camp disciplinaire de Heuberg, je me suis évadé, le 27 novembre 1943, de Schweningen. Le passage de la frontière s'est effectué clandestinement. J'ai vécu durant un mois en compagnie de réfractaires, certains déserteurs de l'armée allemande, dans un village retiré de la Haute-Marne, puis je me suis dirigé sur le département des Hautes-Pyrénées. J'ai demandé mon rapatriement en août 1945.

MASSINET Fernand.
Stalag VB.

Le coin du sourire

" La nouvelle recrue "

En septembre 1940, les prisonniers de guerre faisaient le dur apprentissage de la captivité. Que ce soit dans les stalags ou dans les kommandos, ils avaient peine à réaliser que la guerre était perdue et qu'ils étaient à la merci de l'ennemi.

Au kommando 528 régnait, comme dans tous les kommandos, une atmosphère d'inquiétude, de malaise, contrebalancée cependant par l'espoir indestructible que portait en lui chaque individu.

A cette époque, presque tous les jours, on voyait de nouvelles têtes qui, accompagnées d'un gardien, transitaient par le 528 pour être affectées dans un des nombreux kdos environnants.

Un soir, une heure avant la soupe, au moment où les prisonniers rentraient de leur travail, on vit apparaître un jeune prisonnier qui était affecté à notre kdo. Il paraissait un peu précieux et nous nous rendimes tout de suite compte de son éducation à ses premières paroles :

— Bonjour Messieurs ; je m'excuse de vous déranger, mais les Allemands m'ont conduit ici, et j'espère que nous ferons bon ménage.

Il avait dû répéter cette phrase en lui-même pendant tout son trajet car, par la suite, nous nous sommes aperçus qu'il était d'une timidité presque maladive. Mais là n'est pas mon propos, mais pour vous situer le personnage.

GRANDS VINS D'ANJOU

Vins en fûts et en bouteilles

Anjou blanc sec	Anjou Gamay
Coteaux de l'Aubance	Anjou Rouge
Rosé de Loire	Méthode
Cabernet d'Anjou	Champenoise

Richou-Rousseau

Propriétaire - Viticulteur

MOZÈ-SUR-LOUET - 49190 ROCHEFORT
Tél. : 41-82-13 à Denée — Demandez les prix

Délicat, il l'était. Nous nous en aperçûmes tout de suite à la façon dont il rangeait ses quelques affaires et préparait son lit qui consistait en une couverture et une paille posées sur quelques planches, le tout situé au dernier étage des lits superposés, c'est-à-dire au troisième. Un clou à moitié enfoncé sur le côté de la tête du lit était destiné à recevoir la serviette de toilette, permettant ainsi de la retrouver sèche après son utilisation.

Il demanda à se laver les mains avant de se mettre à table et son voisin le conduisit devant les trois robinets qui gouttaient lamentablement. Son ébahissement devant ce « somptueux cabinet de toilette » fit la joie de tous les compagnons présents !

pensée à tous les anciens K. G. et en particulier à ceux du 604.

Notre ami SENEPART César, 34, rue Paul Bert, 59950 Aubry, adresse à tous ses amitiés sincères et son bon souvenir, sans oublier l'ami Charles BRANDT qui nous prie de lui transmettre ses meilleurs vœux.

Notre ami André PRIGENT, 60, rue St-Fargeau, 75020 Paris, avec ses meilleurs vœux pour tous. Nous aimerions bien revoir notre ami à l'Assemblée Générale du 28 mars.

Notre ami COURTIN Auguste, 9, rue Raymond Henri, 72320 Vibraye, avec ses meilleurs vœux pour 1982 à tous et en particulier aux anciens du kdo 1052.

Notre ami CESAR Elie, Arandon 38510 Morestel, espère être des nôtres le 28 mars à l'Assemblée Générale. Nous serons heureux de le compter parmi nous.

Notre ami FOUILLEUX Roger, 17, Impasse mes Délices, 14000 Caen, nous écrit :

« C'est avec plaisir que je reçois et que je lis, de la première à la dernière ligne, notre journal Le Lien, essayant de retrouver, ici ou là, dans les rubriques le nom de camarades du X B où je suis resté de mars 41 à février 44, comme sous-off non volontaire au travail, bien qu'ayant été à la poste du Camp de 1942 à 1944... Peut-être en trouverai-je un jour !... »

Notre ami CHARAMEL, Cédex 141, L'Hébergement 71290, Cuisery, nous écrit :

« Permettez-moi de vous remercier de l'accueil que j'ai rencontré lors de ma visite, rue de Londres, en ce premier jeudi de Décembre.

« Je garde un excellent souvenir du repas pris avec vous à Opéra-Provence en compagnie du sympathique et non moins talentueux TARAUBELLA. Il m'est agréable de vous présenter à tous mes meilleurs vœux de santé et de bonheur pour 1982. Que cette année vous garde et bien d'autres encore.

« J'ai toujours le plaisir de lire Le Lien et félicite de nouveau ceux qui nous content de « belles histoires » de ces années passées ensemble que l'on ne peut oublier.

Nos premiers jeudis sont toujours agréablement suivis. Aussi pour celui de janvier 1982 étions-nous 63 convives ! Nous sommes également agréablement surpris lorsqu'un camarade de province vient participer à nos agapes et se retrempe dans notre atmosphère de camaraderie et d'amitié et aussi de souvenirs P.G. Nous sommes heureux d'avoir rencontré notre camarade CHARAMEL dont la visite à notre siège sera suivie de beaucoup d'autres. Amitiés de tous.

Notre ami CHIPAUX Edmond, 58, rue G. de Mortillet, 80000 Amiens, présente ses meilleurs vœux aux camarades de Trossingen, Kdo Hohner.

Notre ami Eugène NEVEU, 40, rue Lesueur, Le Havre, nous écrit : « Les jours passent... et voici déjà l'heure des vœux de fin d'année, que je voudrais formuler les meilleurs pour tous ceux qui œuvrent pour le succès de l'Amicale. Qu'ils en soient remerciés car le résultat est magnifique... après 35 ans faire un journal mensuel aussi complet... Les auteurs peuvent en être fiers et je leur adresse toutes mes félicitations... et je sais que je ne suis pas le seul à penser ainsi.

« Bien des choses à tous ceux de notre Amicale, et en particulier à ceux du Camp de Villingen. Au 28 mars prochain ».

Tous nos remerciements à notre ami NEVEU, car ses félicitations nous touchent profondément car elles viennent d'un expert-es-imprimerie. Il connaît le travail de l'imprimeur et il sait les efforts qu'il faut produire, chaque mois, pour monter un journal comme Le Lien, rédaction et tirage. Merci, ami NEVEU, et au 28 mars !

Notre ami FRANC Jules, 10, rue Travot, 31500 Toulouse, nous écrit :

« ...Espérons que beaucoup d'autres viendront grossir les rangs de notre Amicale, ce que j'essaie de faire de mon côté, car il est difficile de convaincre les camarades, aussi si cela n'est pas trop vous demander, envoyez-moi 3 ou 4 exemplaires du Lien de décembre que je leur ferai parvenir.

« Avez-vous, dans le fichier, un camarade nommé BOECH Yves ? Sa dernière adresse à Sathonay-Village ou à la Croix-Rousse à Lyon. Je serais très heureux de le rencontrer ou du moins de le retrouver ».

Nous n'avons pas ce camarade dans notre fichier. Peut-être parmi nos adhérents il y en a un qui connaît cet ancien P. G. Qu'il nous fasse connaître son adresse. Merci.

Notre ami MOUNIER Gabriel, 22, Bd St-Charles, Firminy, avec ses meilleurs vœux à tous et en particulier aux anciens du 605, sans oublier l'ami LAVIER.

Notre ami Henri LAVIGNE, Mirabel, 07170 Villeneuve de Berg, nous dit :

« ...J'adresse aussi à tous les camarades qui reçoivent Le Lien tous mes vœux de bonne santé pour l'année 1982. Je voudrais aussi dire à tous les anciens de Sandbostel, ceux du Lazarett que j'ai connus et qui ont eu des contacts avec moi durant mon passage comme infirmier du service Otorhino du Docteur Markowic, mon profond souvenir et mon amitié P. G. forgée dans de difficiles années de captivité, Je vous adresse à tous ma profonde amitié P. G. »

Nos amis Luc et Ginette DUMOTIER nous ont adressé de la Costa del Sol la carte postale de l'amitié. « Sympathique pensée à tous et la bise » nous dit Luc tandis que Ginette ajoute « En me promenant je pense à tous les amis et je voudrais bien leur envoyer ce beau soleil espagnol. A bientôt ». Merci, chers amis, de vos affectueuses pensées.

Notre ami René COQUANT, 8, rue Neuve, Salome 59480 La Bassée, nous écrit, (la lettre est du 4 janvier 1982) :

« En ces premiers jours de 1982, laissez moi vous présenter mes vœux, tout d'abord une bonne santé, car, sans cela, comment pourriez-vous continuer la tâche qui consiste à animer notre Amicale, ensuite, que cette année nouvelle amène ceux qui ne connaissent pas encore Le Lien, et Dieu sait s'ils sont nombreux, je n'en veux pour exemple que mon cas particulier : arrivé en Allemagne en septembre 1940, je passe deux jours à Sandbostel, et suis dirigé ensuite à Huttenbusch, un petit kdo de terrassement. Ma conduite exemplaire fait que je suis dirigé, dès janvier 1941 sur Bremen, dans une scierie (Steinbrugge) affecté au déchargement des bateaux ; là, après quelques mois le sous-off ne pouvant me tolérer (je suis portant d'un naturel sympa) je fus envoyé au Brommy (11845). J'ai beau éplucher le

Le visage pourpre, il vint s'asseoir et toucha à peine à sa soupe. De nombreuses pensées devaient l'habiter et son entourage essaya de le reconforter en lui disant que tout n'était qu'une question d'habitude et qu'il n'y en avait sûrement pas pour longtemps car des bruits couraient que nous serions bientôt libérés. Un peu rassuré, mais fatigué après tant d'émotions, il décida d'aller s'étendre. Mais avant, un besoin qualifié et pressant lui fit demander où se situaient les toilettes. Il pensa, sans doute, que son envie était contagieuse car une vingtaine de copains se levèrent en même temps pour l'accompagner au prétendu « petit endroit ». Tous réprimaient une folle envie de s'esclaffer.

Ils lui ouvrirent la porte et là, avec eux, il put constater que le « petit endroit » était plutôt grand ! Il était composé de planches juxtaposées et fixées à une cinquantaine de centimètres du sol, dans lesquelles étaient creusées une dizaine de trous ronds correspondants, en-dessous, à des seaux déjà aux trois quarts pleins ; trois places étaient déjà occupées par des

prisonniers qui faisaient la conversation tout en se soulageant.

Il eut un mouvement de recul et dut faire un effort surhumain pour ne pas éclater en sanglots.

LES ÉGOUTS DE VILLINGEN

(suite)

Le mauvais temps calfeutre les gens chez eux ; pourquoi, Seigneur, nous refusez-vous cette grange, cette étable dont nous avons un tel besoin ? Je suggère de poursuivre notre route en plein jour : le pays est si désert... Nous levons deux renards à moins de vingt mètres.

Mais c'est trop présumer de nos forces ; vers 9 heures, épuisés, nous nous écroulons à l'orée d'un bois.

Avec le jour, nous vient l'impression d'une température plus clémente ; enfonçons-nous dans le bois, faisons-y du feu...

— Pierre, montre-nous si le scoutisme t'a servi à quelque chose : de grâce, allume un feu ; nous ne parviendrons pas à tenir le coup.

— La fumée attirera l'attention...

— Il n'y a pas un habitant à dix kilomètres à la ronde... ne gaspille pas les allumettes, il en reste neuf ; les autres ont été trempées et ne s'enflammeront pas...

Aussitôt dit, aussitôt fait. Bientôt un feu de brindilles nous rend la joie de vivre. Comme il faut peu de chose à l'homme pour récupérer...

Je désire avoir des vêtements secs. En un instant, malgré les cris de pudeur offusquée de mes compagnons, je me débarrasse de mes nippes que j'accroche à des branches basses à proximité du brasier. Tout nu, par ce froid de gueux, je livre aux flammes alternativement chaque moitié de mon anatomie. Brûlant d'un côté, gelant de l'autre, je me voudrais sans épaisseur.

Bientôt, imitant mon exemple, nous voilà tous dans le plus simple appareil à deviser devant cette flamme que nous alimentons jalousement. Que dirait le garde-chasse de rencontre tombant sur notre campement ? Nous conduirait-il au stalag ou à l'asile d'aliénés le plus proche ?

Vers midi, avec une bonne volonté qui frise l'incoscience, nous déclarons sèches nos pauvres frusques et nous nous habillons. Nos vêtements, s'ils sont dégelés, ruissellent encore... En temps de paix, nous contracterions une broncho-pneumonie. Pour l'évadé, il y a des grâces d'état.

Nous repartons, plein sud. Labourés, bois, clairières. A cent mètres, un homme nous regarde passer, effaré. Nous laissons prudemment sur la gauche un village que nous ne parvenons pas à identifier. Pas la moindre idée de l'endroit où nous nous trouvons ; probablement à la séparation des eaux Rhin-Danube, à en juger par le pays extrêmement tourmenté. D'arbre en arbre, nous dévalons des pentes abruptes. Tonnerre ! de la cuisse je heurte un tronc, et je boite bas. La couche de neige s'épaissit, chacun de mes pas devient une souffrance aiguë, je crains de devoir abandonner...

La soif, compagne de tant de voyageurs, fait son apparition ; à pleines mains nous suçons de la neige, pauvre palliatif, qui, à la longue, s'avère totalement inefficace. Le vent s'est levé, et nos vêtements regèlent. A chaque pas, les pans de manteau, devenus de bois, s'entrechoquent ; je croirais entendre le claquement régulier de la balle de ping-pong renvoyée par la palette.

Dix-sept heures : déjà le crépuscule. Un village devant nous. Il faut à tout prix en connaître le nom ; depuis une vingtaine d'heures, nous ignorons totalement notre position. Il est trop tôt cependant pour risquer, vêtus comme nous le sommes, la traversée d'un patelin. Installons-nous dans ce boqueteau, à l'orée de l'agglomération.

Pierre, enhardi par son succès du matin, propose d'allumer du feu. C'est surtout, je crois, parce qu'il a trouvé un petit seau qu'il désire transformer en poêle. Laissons-le améliorer son rendement... Mal lui en prend : ce seau a contenu du goudron et en place de la belle flamme proposée, c'est une fumée épaisse qui s'en échappe. Cruellement, nous plaisantons notre ami, lui suggérant de faire breveter en Suisse ce puissant pot fumigène. Son avenir militaire est définitivement assuré...

Fraternellement, nous partageons notre dernière boîte de viande et nous attendons la nuit.

A deux-cent mètres, une hutte abandonnée nous tente ; mais il faut l'atteindre sans être vu. Les vieux réflexes de dissimulation que la vie militaire nous a fait acquérir nous sont décidément utiles ; d'instinct, tels des Sioux sur le chemin de la guerre, nous utilisons le moindre brin d'herbe, le moindre caillou. La hutte n'est pas l'abri rêvé, elle est ouverte à tous les vents ; une brise glaciale souffle entre ses planches disjointes... Peu à peu, je me sens devenir un bloc de glace... Sans

— Mais... c'est occupé, dit-il d'une voix lamentable, et il n'y a pas de loquet !

— Nous sommes plus d'une centaine, lui répondit-on, et jusqu'à l'extinction des feux, en principe, il y a toujours quelques clients à cet endroit.

— Et bien, dit-il, je me retiendrai et irai au milieu de la nuit.

Et il retourna vers son lit, se déshabilla sans dire un mot et s'allongea.

Un bon moment plus tard un cri d'horreur retentit faisant bondir tout le kdo qui se précipita vers le lit de notre nouveau compagnon.

Ce dernier, les yeux exorbités, recroquevillé au bout du lit, poussant des cris inarticulés, montrait du doigt sa serviette.

— Là... là... là..., cria-t-il, regardez... regardez là.

Nous nous approchâmes et en effet nous vîmes, en haut de sa serviette un énorme pou, paraissant être le commandant, qui, suivi de son bataillon, montait lentement rejoindre leur nouvelle recrue...

Robert VERBA.

l'avouer, notre courage faiblit de minute en minute. Un silence, lourd d'angoisse, pèse sur nous, inexorablement...

La nuit tombe : il vaut mieux risquer une mauvaise rencontre que de rester sur place à attraper la « crève », comme le dit si élégamment Lespitalier.

Transformés en girouettes à force de tourner la tête dans toutes les directions, nous nous aventurons dans le village. Pierre, Laland et moi nous camouflons dans une remise, non sans heurter les rateaux, pelles et pioches dont elle est abondamment meublée. Au moins, le vent ne nous y atteint plus. Mermoud et Lespitalier sont partis en reconnaissance ; ils nous rejoignent, essouffés, au bout d'un quart d'heure ; ils ont failli se faire « cravater » par un groupe d'hommes sortant d'un cabaret alors qu'ils grimpaient sur un poteau indicateur : cela devient une manie, décidément...

Tout cela n'est pas si risible cependant : nous marchons depuis quinze heures, n'avons plus dormi depuis vingt-quatre heures, nous avons à peine mangé. Il faut impérieusement prendre du repos au chaud ; dans une grange abondamment pourvue de foin nous pouvons récupérer. Cette grange il nous la faut !

En route, plein sud. Encore un village dont le nom n'est pas reporté sur notre croquis. Nous ouvrons un certain nombre de granges, toutes désespérément vides. Dans l'une d'elles traîne, véritable aubaine, un sac de pommes de terre ; nous nous en remplissons les poches...

Du bruit : un groupe de civils attardés... Nous nous évanouissons dans la nuit. Une fois de plus, nous avons eu chaud... (façon de parler).

Cinq kilomètres encore : un deuxième village. Nous tâchons d'ouvrir les remises et granges les unes après les autres. Parfois un piétinement nous fait fuir : ce n'est cependant que le bétail dont nous dérangerons le sommeil... Il nous faut un certain temps pour nous en rendre compte.

A bout, nous tentons un dernier essai ; cette fois, je me sens prêt à toutes les audaces... Miracle, il n'y a pas de cadenas sur la porte. Un trésor... : des montagnes de foin...

Plus un instant de réflexion, nous ne sommes plus que des animaux gelés. En un tournemain, nous nous débarrassons de nos vêtements et plongeons dans un océan de sommeil : il est 23 heures.

Je me réveille après un temps indéterminé. Quelle heure est-il ? Impossible de le savoir, ma montre est arrêtée.

Jamais je n'ai éprouvé une telle sensation de béatitude. Le foin, en pleine efflorescence, dégage une chaleur douce qui contraste étrangement avec le froid auquel j'étais soumis depuis deux jours...

Sous une couche protectrice de vingt centimètres de foin, ramenée sur le corps comme une couverture, je m'étire voluptueusement... Ah ! que la vie est chose agréable...

Me soulevant, j'ai un moment de stupeur : que sont devenus mes compagnons ? Les s..., ils sont partis sans moi ; j'ai tellement bien dormi...

Je reviens assez vite à la réalité : eux aussi ont disparus sous une épaisse couche de foin et dorment du sommeil du juste.

Il fait grand jour ; rien à faire avant la nuit que récupérer le mieux possible. Dommage d'être ainsi torturé par la soif et la faim. Sans cet ennui, je serais le plus heureux des hommes : j'ai chaud, je suis en sûreté et il me reste probablement près de douze heures de repos.

Un de mes camarades s'éveille à mes côtés ; Pierre me dit : « Il est 10 heures ». « Camoufle nos vêtements, ajoute-t-il, ils pendent aux solives, c'est vraiment ridicule. Si quelqu'un entrerait... »

J'obéis en remerciant tout bas le dieu des évadés qui a permis de ne pas envoyer le fermier nous rendre une visite. Cette imprudence impardonnable à ne pas cacher, même sommairement, nos effets, prouve l'état d'épuisement dans lequel nous nous trouvions la veille.

Je me recouche et rêve délicieusement : des visages chéris me rendent visite dans cette grange perdue de Forêt Noire.

La Flamme du Souvenir au Poilu inconnu de Lacken

Historique du Mausolée et de la Flamme

En 1923 (date exacte non précisée) les ouvriers d'une entreprise de terrassement nivelant le terrain sur le territoire de la commune de Lombardsijde (entre Nieuwpoort et Westende) en vue de l'aménagement d'une plaine militaire (elle existe encore actuellement), mirent à jour, à l'endroit dénommé en ce temps « La Grande Dune » une tranchée où étaient ensevelis 42 soldats français.

Signalons que « La Grande Dune » avait été durant la guerre 1914-1918 un point stratégique important sur le front de l'Yser et avait de ce fait, suite à des assauts répétés, changé 28 fois de mains. Les combats y avaient été meurtriers.

Les autorités, dont la Commission Française de rapatriement avait déjà rapatrié 4.800 soldats français tombés héroïquement sur le front de l'Yser ou ailleurs en Belgique.

Sur les 42 corps ainsi découverts, 34 furent identifiés et rendus à leurs familles, les 8 inconnus étaient inhumés provisoirement.

Cette découverte, près de 5 ans après la fin de la première guerre mondiale avait, à l'époque, profondément sensibilisé l'opinion publique et pour rendre un vibrant hommage à la France et à ses fils tombés sur notre sol, il fut décidé, en haut lieu, qu'une souscription nationale serait ouverte en vue de récolter des fonds pour l'érection d'un mausolée à la mémoire du Soldat Inconnu Français. Cette sépulture devait être digne de recevoir la dépouille d'un soldat français représentant tous ceux qui étaient tombés afin que notre liberté soit recouvrée.

Le site du Parvis Notre-Dame de Laeken, entre l'église et l'entrée du cimetière fut retenu et le monument érigé par les soins d'un spécialiste en la matière Ernest SALU.

C'est ainsi que le 17 juillet 1929 fut officiellement inauguré le mausolée du « Poilu Inconnu » par S. M. le Roi Albert I^{er} et par le Président de la République Française de l'époque de la guerre (1913-1920) Raymond Poincaré.

Il est évident qu'un grand faste fut donné à cette cérémonie à laquelle participèrent la plupart des sociétés patriotiques belges et françaises.

Après une génération et un second conflit mondial le Mausolée du Poilu Inconnu de Laeken étant plus ou moins tombé dans l'oubli, un Comité de commerçants de Laeken se forma afin de doter le monument d'une « Flamme du Souvenir ».

C'est sous l'impulsion de M. Pierre Vandembroeck, Président et M. Armand Jacobs, secrétaire-général dirigeants de l'Amicale des Commerçants de la rue Marie-Christine qui ont œuvré à la constitution du Comité de la Flamme du Souvenir au Poilu Inconnu de Laeken, lequel, en dépit des multiples difficultés rencontrées, mais vaincues une à une, réussit à mener le projet à bien.

L'aide matérielle et l'appui moral de bien des groupements, parmi lesquels tout particulièrement les « Amitiés Françaises en Belgique » et « l'Amicale des Commerçants de la rue Marie-Christine », comme de très nombreux particuliers et firmes de tous les milieux contribuèrent de façon appréciable au succès de l'entreprise.

Le « Comité de la Flamme du Souvenir au Poilu Inconnu de Laeken » prit contact avec le « Comité de la Flamme sous l'Arc de Triomphe » et le « Relais Sacré » à Paris le 10 septembre 1949, une imposante délégation de Comité belge, accompagnée de nombreux représentants de sociétés patriotiques et civiles, tant françaises que belges, se rendit à Paris pour y prélever, à l'Arc de Triomphe, la Flamme qui serait transmise au dispositif installé à Laeken.

Le lendemain, l'imposant cortège quitta Paris à destination de Bruxelles s'arrêtant devant les Monuments aux Morts des deux guerres rencontrés sur le parcours.

Arrivé au Mausolée du Poilu Inconnu de Laeken le Flambeau fut accueilli par les plus hautes personnalités françaises et belges, entourées d'une foule considérable.

M. de Hautecloque, ambassadeur de France, découvrit le dispositif et M. le Lieutenant Général Joris, représentant Mgr le Prince Régent de Belgique y transmit la Flamme amenée de Paris.

Cette flamme y brûle sans arrêt depuis lors, rayonnant aux passants qu'un Soldat Inconnu repose dans le Mausolée.

Depuis lors aussi, de nombreuses personnalités et délégations de groupements sont venues raviver cette Flamme et rendre, en la personne de cet Inconnu, un respectueux hommage à tous les Héros français tombés au champ d'honneur.

Le moment le plus émouvant est certainement celui du 11 Novembre de chaque année ou, à midi, M. l'Ambassadeur de France en personne vient fleurir le monument et raviver la Flamme et signe ensuite le Livre d'Or.

Le Président du Comité de la Flamme,

Prosper CAUDRON.

Suite dans notre prochain numéro.